This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07598930 5

DU RÔLE
DE LA FAMILLE
DANS L'ÉDUCATION

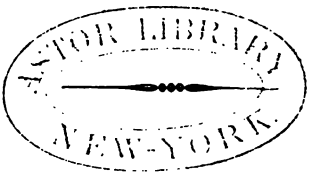
TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

DU RÔLE
DE LA FAMILLE
DANS L'ÉDUCATION

PAR

M. PREVOST-PARADOL

OUVRAGE QUI A OBTENU UN SECOND PRIX
A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de médecine)

1857

Droit de traduction réservé

INTRODUCTION.

Au moment de traiter une des parties les plus importantes de ce grave sujet de l'éducation, je suis ému par deux pensées bien différentes. Je sens d'abord quelle filiale reconnaissance je dois à mon pays, qui a fondé, au milieu des orages de sa liberté naissante, et qui a conservé, à travers les agitations les plus douloureuses, un vaste système d'éducation nationale; qui, m'accueillant tout enfant, m'a mis entre les mains de maîtres sages et bons; qui a réuni pour moi les hommes les plus capables de m'élever et de m'instruire, et autour de moi, une foule d'enfants de mon âge, me préparant ainsi au commerce des hommes et aux difficultés de la vie. Ma gratitude augmente encore, lorsqu'au sortir de cet enseignement, si libéralement donné, je vois quelles ressources précieuses m'ont été ménagées pour en ranimer et pour en féconder les bienfaits.

Des bibliothèques et des musées me sont ouverts ; des cours publics m'invitent à poursuivre, sous la direction de quelques hommes éminents, l'étude de quelque branche particulière de la science. Tout me sollicite au travail, tout s'accorde à me le rendre facile, et mon pays, s'attachant à m'instruire, égale le plus sage des pères en prévoyance et en bonté.

Mais si, regardant autour de moi et comptant ceux qui partagent avec moi cet inestimable bienfait, je pense à ceux qui en sont privés, je suis effrayé de notre petit nombre. Autour de nous erre et souffre une multitude livrée à l'ignorance, atteinte de cette infirmité qui contient en elle toutes les autres, et qui interdit de les guérir. Au delà d'un étroit foyer de lumière s'étendent de vastes ténèbres, qui enveloppent la majorité de nos semblables. C'est là que la religion se revêt d'idolâtrie, que l'histoire se déguise en légende, que l'amour de la liberté incline au désordre, comme l'obéissance à la servitude ; que les notions du bien et du mal, obscurcies, ne dirigent plus le jugement et font place à la sauvage adoration de la force ; c'est là que les crimes s'absolvent par le succès. Et la source de tous ces maux semble intarissable : pour vouloir être éclairé, il faut avoir entrevu la lumière. L'ignorance a cette terrible vertu de se

défendre par elle-même et d'avoir en elle-même la raison suffisante de sa durée.

Qui donc, en ce pays, peut écrire sans une secrète douleur ce mot d'éducation, lorsqu'on songe que la plus grande partie de la nation est éloignée, par la nécessité du travail physique, par la misère, par les préjugés, quelquefois même par une fausse et criminelle sagesse, des biens que ce mot sacré représente?... Et parmi ceux qui en connaissent le sens et l'usage, dans cette classe éclairée qui ne veut pas que ses enfants dégénèrent, combien d'erreurs et de faiblesses viennent diminuer ou corrompre les avantages d'une éducation libérale! Au collége et dans la famille, que d'obstacles, que de piéges entourent cette œuvre difficile, de laquelle doit sortir un homme, digne de son temps et de son pays. Lorsqu'on connaît tous ces périls, lorsqu'on veut compter ceux qui les ont heureusement traversés, l'on est étonné, comme l'orateur chrétien, du petit nombre des élus : civilisation française, que reste-t-il pour votre partage?

Gardons-nous cependant d'un découragement injuste, et tout en ayant devant les yeux la pensée souvent accablante de ce qui reste à faire, n'oublions pas ce qui s'est fait. Si restreinte qu'elle nous paraisse, l'éducation a fait en ce siècle d'im-

portantes conquêtes. Répandue dans la classe moyenne et associée à ses progrès, elle éclaire un nombre toujours croissant d'esprits, et chaque famille qui s'élève jusqu'à la plus modeste aisance, amène un disciple à la civilisation.

C'est à ces familles que le travail nourrit sans les accabler, qui peuvent donner à leurs fils le loisir et les moyens de devenir des hommes, qu'il faut indiquer leur rôle dans l'éducation de leurs enfants. Elles ne reculent pas devant vingt années de sacrifices ; elles remplissent volontiers ce grand devoir envers les héritiers d'un nom qu'elles veulent conserver honorable, envers le pays, auquel elles doivent des citoyens éclairés, envers Dieu, qui leur a donné des enfants pour en faire des gens de bien. Mais les lumières sont plus rares que le dévouement en cette matière délicate, et la claire intelligence de ce saint devoir fait plus souvent défaut que la volonté de le bien remplir.

L'éducation privée et l'éducation publique ont leurs partisans et leurs adversaires ; l'idée heureuse de combiner leurs avantages, en apparence inconciliables, s'est présentée à beaucoup de bons esprits ; mais combien l'application en est difficile ! Tout le monde ici a besoin de conseils, et ceux qui dirigent l'éducation publique et la famille, qui, à son honneur, se sent obligée de venir en

aide à cette éducation, ne se croyant pas déchargée de sa tâche si elle n'a contribué pour sa part à cette lente formation d'un homme.

Répondant au vœu éclairé de l'Académie, qui a mis au concours cette question : *Du Rôle de la Famille dans l'Éducation*, cédant en même temps au penchant de notre propre esprit souvent ramené sur ce grand objet, et pénétré de son importance, nous oserons proposer sur l'intervention salutaire de la famille dans l'éducation quelques avis, appuyés le plus souvent d'une expérience qui nous a été profitable, et que nous voudrions rendre utile à tous. Voici le plan que nous avons résolu de suivre dans cette étude, et qui, nous le croyons, embrasse dans un ordre naturel toutes les parties de notre sujet.

Dans un premier livre, après avoir traité de l'éducation en général, et rapidement indiqué l'étendue et la variété de son objet, nous étudierons les deux systèmes opposés d'éducation qui se sont toujours partagé les esprits ; nous verrons ce que l'éducation privée et ce que l'éducation publique, exclusivement appliquées, peuvent apporter de qualités et d'imperfections à la nature humaine, particulièrement en notre temps et dans ce pays.

Notre second livre exposera, en lui-même et dans ses conséquences, l'heureux équilibre que

nous voudrions voir régner entre ces deux systèmes d'éducation, la combinaison qui nous paraît la meilleure entre les enseignements de la famille et ceux de la vie commune, entre l'influence des parents et celle des maîtres, tendant par des voies différentes à l'accomplissement du plus noble ouvrage qui puisse occuper l'homme en ce monde.

Enfin, dans un troisième et dernier livre, prévoyant le cas où la famille, étrangère à l'éducation de l'enfant, néglige l'occasion de remplir le premier de ses devoirs, ou en est fatalement écartée, nous chercherons quels palliatifs peuvent rendre moins regrettable l'absence de cette sainte et nécessaire influence; quels remèdes peuvent atténuer ce mal irréparable, dont il est impossible d'effacer entièrement les conséquences, puisque la loi du monde met toujours quelque expiation à la place du devoir qu'on n'a pas accompli.

Nous désirons moins écrire un traité complet et minutieux sur le concours que la famille doit apporter à l'éducation publique que de lui inspirer un vif désir de concourir à cette éducation, en lui indiquant d'une manière générale les moyens de le faire avec succès. Nous ne voulons point nous flatter de tout prévoir ni de tout dire et, sans omettre aucun détail important, nous cherchons moins encore à instruire notre lecteur qu'à le

toucher. Pour être lu sans fatigue et avec quelque profit, par ces chefs de famille auxquels les exigences du siècle et l'âpre poursuite de leurs intérêts laissent à peine le loisir de connaître leurs devoirs, nous serions heureux de dérober le secret de leur claire et persuasive brièveté à ces traités didactiques dont les anciens nous ont laissé tant de charmants modèles. Ils étaient courts et pleins de pensées, éloquents et pleins de mesure; c'étaient là pour eux les signes d'un art achevé : Οὐκ ἐν τῷ μεγάλῳ τὸ εὖ, disaient-ils finement, ἀλλὰ ἐν τῷ εὖ τὸ μέγα.

Avons-nous besoin de dire quels sentiments nous inspirent et nous encourageront dans ce travail? Ne s'agit-il pas de la plus noble des créatures, dans laquelle on a pu voir l'image de Dieu, dans laquelle surtout l'homme, par un magnifique privilége, peut agrandir, élever, ennoblir la nature, et participer en quelque chose à cette force merveilleuse qui produit et qui soutient le monde? Ne s'agit-il pas du repos et de l'honneur des familles, de la prospérité du foyer domestique, de la douceur et de la sûreté des liens les plus légitimes et les plus nécessaires qui puissent unir les hommes? N'est-il pas enfin, et surtout, question de l'avenir de cette nation intelligente et généreuse, dont les malheurs mêmes ne sont jamais sans gloire, ni les

erreurs sans quelque noblesse, et qui, restée après tout sans rivale dans le mouvement et dans l'ambition de l'esprit, impose aux générations élevées dans son sein et chargées de perpétuer son génie, le plus lourd et le plus glorieux des héritages?

LIVRE PREMIER

LES SYSTÈMES

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉDUCATION EN GÉNÉRAL.

S'il est vrai que l'homme soit un assemblage de misères et de grandeurs, il faut reconnaître que le privilége de recevoir et de transmettre l'éducation est une grandeur qui compense bien des misères. Plantes, animaux vivent ou se meuvent sur la terre comme s'ils étaient les premiers de leur espèce, comme s'ils venaient d'échapper à la main du Créateur. Ils sont semblables à ceux dont leur race est sortie, et qui ont vu l'aurore du monde. Il y a en eux une régularité éternelle, indice d'une sagesse immuable qui est ailleurs et dont ils ne peuvent rendre raison.

Au milieu de ces enfants de la terre, l'homme vit et se meut, mais d'un mouvement intérieur, qui tous les jours change en lui quelque chose, et qui l'éloigne peu à peu de ses premiers pères. C'est parce qu'il comprend ce qu'il voit, c'est parce qu'il se souvient de ce qu'il a vu. Il acquiert tous les jours de nouvelles connaissances, et les conserve : il apprend. Ce n'est pas tout encore ; il transmet à un autre le fruit de cette expérience, il lui épargne ses fatigues, il l'investit de ses conquêtes : il enseigne. Apprendre ! enseigner ! est-il deux mots plus grands dans les langues humaines ? En est-il qui résument mieux l'histoire du genre humain, ses devoirs, le secret divin de sa puissance ?

Qu'est-ce donc qu'un enfant pour un père pénétré de ces vérités qui font la dignité de notre espèce ? c'est l'héritier, non-seulement de ses biens, mais de son âme, et de ce qu'il a pu y amasser pendant sa vie de science et de sagesse. L'éducation intellectuelle n'est qu'une manière admirable d'épargner à l'enfant une partie du chemin qu'a parcouru son père. Il faut que le terme atteint par le premier soit le point de départ du second, lorsqu'il prendra dans le monde la place de l'homme que la mort en doit effacer. Cet héritage invisible, plus précieux que l'autre, auquel l'enfant est ap-

pelé, comprend non-seulement ce que son père a pu apprendre par lui-même, mais tout ce que lui-même a reçu de son père, et tout ce que celui-ci avait reçu de ses aïeux, depuis que les hommes ont commencé d'apprendre et d'enseigner à leurs descendants. Ces vastes connaissances se resserrent et se réduisent dans des formules générales qui nous permettent de retenir et de transmettre aisément ces trésors accumulés. Nous les devons à cet enfant, et il ne faut pas qu'il s'en contente ; l'éducation de son esprit n'est complète que si elle lui laisse à désirer quelque chose : c'est le premier festin de son intelligence, qu'il n'en sorte point rassasié, mais avide.

L'éducation intellectuelle ne doit donc avoir d'autres limites que la capacité même d'une jeune intelligence. Elle est bornée, comme tout le reste, par l'imperfection de notre nature, par la faiblesse de nos organes, par les ménagements qui lui sont nécessaires surtout au commencement de la vie. Ne point surcharger l'esprit de l'enfant, ne point l'effrayer surtout, l'initier par degrés à l'attrait d'apprendre et à la suprême jouissance de savoir, sont des parties importantes de l'art de l'éducation intellectuelle, et nous aurons occasion de les traiter. Y a-t-il, cependant, en dehors de ces précautions naturelles et indiquées par l'expérience, quelque

raison légitime pour restreindre l'éducation de l'intelligence, pour en écarter ceci ou cela, pour mesurer sur certaines questions la lumière aux jeunes esprits, pour l'écarter absolument sur quelques autres? nous ne le pensons pas. Nous nous défions de ces tuteurs infidèles, disposés à rendre incomplétement leurs comptes, à retrancher une partie de la vérité, qu'ils doivent tout entière aux futurs maîtres des affaires humaines. N'est-ce point s'emparer en fraude d'une conscience dont on aurait lieu de redouter le jugement?

L'éducation de l'intelligence n'est qu'une partie de l'éducation de l'homme; n'en diminuons pas cependant l'importance, et gardons-nous d'une exagération fréquente en ce temps de découragement et de doute. On affecte trop souvent aujourd'hui d'opposer l'éducation morale à l'éducation intellectuelle, et, non content de placer la première beaucoup au-dessus de la seconde, on laisse volontiers entendre que les intérêts en sont contraires, que la moralité humaine a plus à gagner qu'à perdre au défaut de lumières.

Erreur injurieuse à notre nature, désavouée par une religion raisonnable, réprouvée par la philosophie! Ne savons-nous pas, au contraire, que le vrai et le bien, unis et confondus dans une région supérieure, s'appellent et se soutiennent mutuelle-

ment dans l'âme de l'homme; que les fautes n'ont point de source plus commune que les faux calculs de l'intérêt mal entendu; qu'une intelligence parfaitement éclairée ne pourrait être qu'une des faces d'une âme parfaitement saine? Ne nous défions donc pas de notre intelligence et donnons-lui les moyens de nous bien conduire, et disons de la moralité, comme on l'a dit de la religion, qu'un peu de science peut nous en éloigner, que beaucoup de science nous y ramène.

Cependant le genre humain serait à plaindre s'il n'y avait d'autre chemin vers la moralité qu'un complet éclaircissement de l'intelligence, s'il n'était permis qu'aux sages d'être gens de bien. Il est une route plus facile et encore sûre, ouverte à ceux qui doivent aspirer à l'honnêteté, c'est-à-dire à tout le monde : il n'y a point d'aristocratie dans la pratique du bien. Cette route, ce sont les bons préceptes qui nous l'enseignent, et surtout les bons exemples; ce sont les bons livres, et surtout les bons maîtres; en un mot, c'est l'éducation morale. L'œuvre de cette éducation est immense, son influence inappréciable, tant sur la vie de celui qui la reçoit que sur le mouvement général des affaires humaines. L'homme n'est jamais une créature indifférente en ce monde : souvent, par lui-même il peut beaucoup; il peut toujours beaucoup en

s'unissant à d'autres et en faisant nombre. Est-il bon ? il est l'ornement du monde, il porte en lui-même l'ordre et l'harmonie ; est-il médiocre? tout languit de sa faiblesse, tout s'abaisse à son niveau; est-il méchant? nul fléau ne l'égale, et le mal qu'il sait produire est le plus profond, et dure le plus longtemps.

L'éducation morale doit s'appliquer à désarmer les méchants, qui sont plus rares qu'on ne pense, et à élever jusqu'au bien les natures médiocres, qui sont innombrables. Elle doit user, pour les ennoblir, des plus ingénieuses et des plus constantes leçons, des plus salutaires exemples, et surtout de la toute-puissante influence de l'habitude. Elle doit enfin être ambitieuse dans ses enseignements, et demander beaucoup pour obtenir quelque chose. Qu'elle ne croie nulle exhortation trop vive, nul exemple trop sublime; qu'elle prépare ces jeunes âmes aux assauts de la vie, qui leur enlèveront toujours assez de leur vertu. En attendant cette épreuve, qu'elles vivent entourées de ce que notre espèce a fait de plus grand, de ce qu'elle a pensé de plus généreux et de plus noble; qu'elles s'habituent à respirer dans ces régions pures et lumineuses ; élevez-les au plus haut, si vous ne voulez les voir trop descendre. Aspirez à faire des héros, si vous voulez faire des honnêtes gens ; c'est sur les dé-

bris de ce jeune héroïsme que reposera l'honnêteté de l'âge mûr.

Il ne suffit pas d'être éclairé et bon; un homme intelligent, qui est en même temps un honnête homme, n'est pas encore un modèle achevé de la nature humaine cultivée par la civilisation. Il lui manque quelque chose s'il n'est point touché du mystère qui, nous dérobant l'entrée et la sortie de ce monde, nous y assiége de toutes parts, et que notre entendement rencontre partout où il se porte, comme pour le surprendre et le borner. L'homme s'élève à nos yeux s'il s'est souvent incliné devant ces questions redoutables où son esprit s'arrête, où son âme s'émeut, par cela même qu'elle ne les peut dépasser et qu'elle soupçonne un vaste horizon derrière l'obscurité de cette infranchissable frontière. Il est enfin plus heureux sans rien sacrifier de sa raison, plus doux sans rien perdre de sa force, s'il a entrevu Dieu dans ce mystère, s'il se croit soutenu dans le bien par une main secourable et toute-puissante. Il marche alors dans ce monde d'un pas plus ferme et plus hardi, il dépasse avec plus d'ardeur les strictes limites du devoir, il ne croit jamais faire assez pour ses semblables ni pour la satisfaction de sa conscience, et mesure toutes ses actions à cette perfection infinie qui domine et qui échauffe sa pensée.

Il a de plus ce privilége précieux, dans le tumulte des affaires humaines, de ne pouvoir jamais s'estimer vaincu, ni désespérer du bien qu'il a voulu faire. Comme jadis le citoyen d'une grande nation s'écriait sur la croix : « Je suis citoyen romain ! » il a la consolation de dire dans la défaite et dans la mort : « Je suis ouvrier de Dieu ! » non pas dans un vain désir de vengeance, ni dans l'égoïste espoir d'une récompense, mais avec une pleine et douce certitude dans l'accomplissement de son œuvre et dans la fécondité de son sang.

Enfin, cette éducation intellectuelle, morale et religieuse, doit convenir dans son ensemble au temps et au pays de celui qui la reçoit. L'enfant que vous élevez n'est pas destiné à vivre seul dans le monde ; il n'y vivra pas avec les hommes d'autrefois, ni même avec ceux d'hier, ni même avec vous, quand il sera sorti de vos mains : il traversera le monde avec ceux qui y sont entrés vers le même temps que lui, qui en remplaceront les maîtres, qui en disposeront à leur tour, en un mot, avec sa génération. Ce doit être le privilége de ceux qui en font partie de se connaître avant de s'être vus, de se comprendre avant de s'être parlé. N'enviez pas à l'enfant cet avantage ; ne le frustrez pas de ce droit. N'allez pas, par un culte exclusif du passé, ou par une imprudente anticipation sur un avenir

douteux, faire de lui un homme d'un autre âge dans son siècle, un étranger dans sa patrie. Laissez avec discrétion, mais laissez cependant arriver jusqu'à lui l'atmosphère qui nous environne; qu'il respire épuré, mais qu'il respire pourtant l'air qui nous vivifie, et qu'il ne puisse pas un jour vous accuser si une vie de mécomptes a succédé à une jeunesse pleine d'illusions. Où est la mère qui, sachant en quelle saison va naître son enfant, ne s'y prépare avec un prévoyant amour? Imitez cette simple sagesse, et donnez à votre élève des lumières, une vertu, une piété, dont il puisse faire un usage opportun, sans danger et sans ridicule. Qu'il ne sorte pas de la république de Salente pour être brusquement emporté dans nos discordes civiles, de la tente d'Abraham pour siéger dans les conseils d'un peuple libre, ou de l'école de Grégoire VII pour servir la religion chez les nations modernes.

Tant de soins consacrés à l'éducation d'un homme, tant de richesses accumulées dans une âme peuvent encore demeurer stériles, si l'on n'a pas communiqué à celui qui a reçu tous ces biens la faculté de les rendre utiles aux autres et à soi-même pendant tout le cours d'une longue vie. L'homme intérieur n'existe pas pour le monde, ou du moins il n'existe qu'autant qu'il se montre; c'est par sa conduite qu'on le juge, et ses actions

donnent seules la mesure de ses pensées. Quelle est cette force intime, inégalement répartie, qui fait que deux hommes, éclairés de la même lumière et munis des mêmes armes, se font une destinée si différente et marchent d'un pas si inégal dans l'âpre chemin de l'existence? Ces deux hommes connaissent le bien, et l'aiment d'un pareil amour; l'un pourtant succombe où l'autre résistera longtemps, où un troisième résistera toujours. Chez celui-ci, la vertu est rude et cependant fragile; chez cet autre, elle est séduisante sans jamais faiblir, et remporte avec grâce les plus coûteuses victoires. C'est le caractère qui rend le mieux raison de la diversité des hommes, c'est la part de la nature et de la fatalité dans notre âme et dans notre vie. Les derniers efforts de l'art ont peine à l'entamer.

On parvient cependant à la réduire, et l'éducation du caractère n'est que le glorieux secret d'ajouter quelque chose à la liberté humaine. Ce secret est admirable entre les mains d'un homme de bien qui a le rare génie de l'éducation; ce grand art va quelquefois jusqu'à la transformation de l'homme, et, ce qui est plus étonnant encore, cette transformation est durable. Les lions et les tigres, qu'on a crus détournés de leur nature, y reviennent souvent avec une violence d'autant plus redoutable,

et l'orgueil de leurs maîtres est sujet à des expiations sanglantes. Le travail de l'homme sur son semblable est plus fécond : le duc de Bourgogne est mort, non pas tel qu'il était né, mais tel que Fénelon l'avait fait.

L'éducation du caractère doit précéder, accompagner, suivre toutes les autres, parce qu'elle en est le soutien et la garantie, parce qu'elle en déterminera la valeur, en assurera l'usage, et que, sans elle, tout le reste est comme s'il n'était pas. Je suis touché de l'impression d'une grande vérité, lorsque Rousseau défend de céder aux larmes impérieuses de l'enfant, encore incapable de commander par ses prières, mais s'essayant déjà à faire plier devant ses caprices tous ceux qui l'entourent. C'est dans le berceau qu'il fait avec raison commencer l'éducation du caractère de son élève. Sur ce petit théâtre, en effet, s'agite la volonté naissante de l'homme, et, dès lors, la règle lui est bonne, et une limite nécessaire. Plus tard, cette volonté rencontrera celle des autres hommes, toujours l'inflexible volonté de la nature, la muette résistance des choses ou la main invisible de Dieu. Que l'enfant s'habitue donc aux obstacles; qu'il apprenne tous les jours, pour l'usage de toute sa vie, à les surmonter quand il le peut, à les tourner quand il le faut, à ne point se désespérer, lors-

qu'il est impossible de les franchir. Un grand caractère a souvent suffi pour faire un grand homme; un caractère faible fait d'un honnête homme le jouet des méchants, et de sa vie un objet de scandale et de pitié.

Nous ne sommes pas seulement une âme, nous sommes un corps, et malheur à qui l'oublie dans l'éducation de l'enfant. Les maladies, une perpétuelle faiblesse, la langueur de l'âme, mal servie par ses organes et emprisonnée plutôt que protégée par une enveloppe débile, telles sont les suites ordinaires de ce dédain du corps trop fréquent chez les nations modernes et surtout en ce pays. Ce n'est pas cependant le mépris de la chair, qu'on ne s'y trompe point, qui fait sortir de nos mains tant de créatures imparfaites et malheureuses; c'est plutôt l'inintelligence des vrais besoins du corps et des vrais moyens d'en tirer tout ce qu'il contient de perfections; c'est la décadence du grand art d'élever les hommes, livré le plus souvent à des empiriques et par là même décrédité. On semble avoir perdu le sens de la profonde parole du poëte : *Mens sana in corpore sano,* et des causes nombreuses, tenant à notre civilisation même, empêchent de le retrouver. Les soins minutieux et inhabiles, qui ont remplacé parmi nous l'antique éducation du corps, appellent les maladies loin de

les prévenir, et sont plus propres à inspirer une odieuse crainte de la mort, qu'à rendre la vie facile, légère, active, telle enfin que la nature paraît la permettre à la créature humaine. N'allons pas, pour embellir l'âme de nos enfants, enlaidir leur corps ou les désarmer de leur santé. Que pourrons-nous leur donner qui compense la destruction de la vie, qui rend tout éphémère, ou l'incertitude de la vie, qui rend tout stérile?

Ce sera encore, auprès des esprits éclairés, une grande considération en faveur d'une bonne éducation du corps, que le fruit ordinaire n'en est pas seulement la santé, mais une certaine aisance de mouvements qui est la grâce et un extérieur où se lit la dignité de notre nature. Ne refusons pas à nos enfants ces avantages, précieux après tout, dans une société laborieuse où l'on a peu de temps pour se connaître et s'apprécier, où un coup d'œil juge souvent les hommes. Non, il n'est pas indifférent de trop baisser ou de trop lever la tête, d'avoir un regard qui laisse entrevoir une belle âme, ou des yeux habitués à fuir obliquement le regard d'un honnête homme, une démarche insolente ou servile, ou celle qui convient à un homme libre au milieu de ses égaux.

Aucun de ces signes n'est sans importance, parce que l'âme est pour quelque chose dans leur durée

et que notre physionomie habituelle parle de nos pensées familières. L'avantage d'un grand nom était jadis d'épargner à celui qui le portait la peine de se faire connaître, en ne lui laissant que le soin de le soutenir. L'avantage d'un heureux extérieur est toujours de prévenir en notre faveur les honnêtes gens, jusqu'à ce qu'on ait confirmé ou démenti ce bon présage. Assurez, selon votre pouvoir, à votre élève l'effet favorable de ce premier mouvement, qui nous porte à notre insu vers ceux de nos semblables en qui paraît briller le mieux la nature humaine bien cultivée. De tels conseils ne devraient-ils pas être inutiles? Ils le seraient, si nous ne voyions encore certains maîtres jeter au milieu de la civilisation moderne et au sein d'une nation généreuse, des jeunes gens qui, élevés dans une crainte servile ou dans de déloyales pratiques, ont une seconde éducation à faire, pour ne point ressembler à des esclaves ou à des délateurs.

Nous avons déterminé, moins complétement que nous ne l'aurions voulu, mais assez pour être bien compris, ce que renferme à nos yeux ce mot d'éducation, et nous allons chercher les meilleurs moyens d'atteindre tous les objets qu'il embrasse, d'accomplir tous les devoirs qu'il impose. Ou plutôt, disons, en nous gardant de toute illusion dangereuse, que nous chercherons par quels moyens

nous resterons, dans la pratique, le moins éloigné qu'il nous sera possible de cet idéal d'une bonne éducation qui doit être désormais présent à notre pensée. Il faut toujours y tendre, sans espérer y parvenir, sans compter voir sortir de nos enseignements et de notre discipline des hommes parfaits, qui cesseraient d'être de ce monde, où il n'y a de place pour aucune espèce de perfection. Chercher à connaître le vrai et tâcher de faire le bien, c'est en cela, comme en toute chose, ce que nous pouvons faire de mieux pour séconder la libéralité de la nature et pour féconder les dons de Dieu.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DE L'ÉDUCATION PRIVÉE.

Il n'est point, pour un homme intelligent et bon, de tentation plus naturelle que de vouloir diriger l'éducation de son enfant, ni d'illusion plus digne d'excuse que de s'en croire capable. L'éducation privée, vue de loin et avec l'attrait de l'inexpérience, n'offre à l'esprit qu'une suite d'images charmantes. Elle semble ne point s'écarter de la nature et répondre aux penchants les plus forts et les plus doux du cœur humain.

L'enfant passe des bras de sa mère sous la main plus ferme, mais encore caressante, du père de famille. L'affection vient en aide à l'autorité, le res-

pect au désir d'apprendre; tous les bons sentiments se confondent et se soutiennent; chaque jour meilleur, plus instruit chaque jour, cet heureux élève du plus dévoué des maîtres, s'avance vers le monde sans s'écarter du foyer domestique, devient un honnête homme sans courir le risque de cesser d'être un bon fils et garde toujours, au milieu des qualités viriles et des agitations de la vie, quelque trace de cette douce discipline qui lui a épargné plus d'un vice et bien des maux.

Ce n'est qu'avec regret que nous opposons la réalité à ces séduisantes images. Nous n'enlèverons du moins à ces idées aucun de leurs attraits pour les combattre; et acceptant, pour représenter l'éducation privée, la meilleure qui se puisse imaginer, nous la supposerons entourée de toutes les circonstances favorables, si rarement réunies. Qu'il ne manque donc au père de famille ni les lumières, ni une bonne et persévérante volonté, et ce qui est plus rare encore, que le temps ne lui manque pas. Nous ne supposerons point à l'enfant une de ces natures supérieures qui défient les éducations imparfaites, qui peuvent les traverser toutes, et qui, en dehors de tous les systèmes, tendent vers le bien et vers le beau, d'un mouvement intérieur si rapide et si sûr que les obstacles mêmes leur servent de degrés, mais nous lui accorderons la meilleure de

ces natures moyennes qui forment, après tout, la majorité du genre humain, qui très-capables de bien et de mal, pouvant monter ou descendre, attendent beaucoup de la main de l'homme et des circonstances, subissent l'influence décisive des méthodes et des maîtres et sont enfin, à proprement parler, la matière de l'éducation.

Il fut un temps où, pour former l'intelligence de l'héritier d'un grand nom ou d'une grande fortune, on pouvait faire appel, avec la certitude d'être écouté, aux esprits les plus distingués et les mieux cultivés de ce pays. Le défaut d'une carrière indépendante et assurée, ouverte à l'intelligence et au travail, la nécessité pour les gens de lettres, que ne soutenait point la faveur royale, de chercher un refuge dans quelque noble maison ou à l'abri d'une protection puissante, l'esprit même du temps qui, enchaînant un préjugé à l'autre, faisait de cette situation inférieure une conséquence naturelle de l'inégalité des rangs et de la naissance, tout semblait se réunir pour offrir à l'éducation privée des ressources que notre pays, transformé par la révolution, lui refuse aujourd'hui.

Ce ne sont pas seulement les nouvelles facilités et les nouveaux attraits de la vie littéraire, des issues nombreuses, un auditoire agrandi, une rémunération plus haute, assurés au travail et au

talent, qui détournent de l'éducation privée la postérité affranchie des anciens précepteurs ; c'est encore et surtout un vaste système d'éducation nationale qui, dans les temps réguliers, attire à son service par les séductions les plus honorables tous ceux qui se sentent la force et la vocation d'enseigner. De ce côté, comme partout, les intérêts privés rencontrent l'intérêt supérieur de l'État, et succombent devant son influence. A des avantages certains, à un avenir paisible et assuré, à cet attrait de la sécurité qui a tant de prise sur les esprits français, vient se joindre, pour achever de rendre la carrière de l'éducation publique préférable à celle de l'éducation privée, le sentiment très-vif et très-légitime de l'immense intervalle qui sépare, surtout en ce pays, le plus humble des fonctionnaires du plus honoré des serviteurs.

C'est en vain qu'on opposerait à notre affirmation, justifiée par l'expérience, des exemples nombreux de la préférence accordée par des esprits distingués aux travaux de l'éducation privée sur les fonctions de l'éducation publique. Nous n'avons ni le droit, ni le désir d'oublier ces exemples, mais nous oserons dire que ce n'est point le goût de l'éducation privée qui a fait sortir librement de l'éducation publique ceux qui s'y étaient librement engagés. Et l'on ne peut tirer aucun ar-

gument solide d'un fait nouveau et passager, d'autant moins important d'ailleurs qu'il n'est que la conséquence naturelle d'accidents plus considérables, et n'ayant eux-mêmes aucune chance de durée.

Nous croyons donc incontestable l'infériorité du personnel de l'éducation privée, qui ne se recrute guère que dans les débris de l'éducation publique. Le clergé même lui fait de plus en plus défaut. Il a désormais son éducation publique, et tournant avec raison de ce côté toutes ses forces, il réserve pour ses établissements ceux de ses maîtres qu'il juge les plus capables de rivaliser avec l'enseignement laïque. Là aussi, d'ailleurs, a pénétré l'esprit du siècle, et l'on se sent plus incliné à faire une classe ou à desservir un hameau qu'à élever un enfant.

Si cependant, fermant les yeux à l'évidence, nous supposons réunis autour d'un enfant quelques hommes distingués voués à l'éducation de son intelligence, il manquera encore quelque chose à la culture intellectuelle de cet écolier ainsi gâté par la fortune : c'est la succession des maîtres, c'est leur changement régulier d'année en année, qu'ont tant blâmé, dans l'éducation publique, quelques juges prévenus, que le public lui-même a mal apprécié.

Si élevé, si étendu que soit l'esprit d'un homme, il ne peut manquer d'avoir une façon particulière de comprendre et de goûter les choses; il porte, dans la contemplation des œuvres de la nature et de l'art, dans la recherche et dans la démonstration de leurs beautés, certaines inclinations, certaines habitudes qui lui sont propres, et qui lui donnent une valeur et une place distinctes parmi tous les autres esprits. Supposez ces inclinations et ces habitudes excellentes, et vous conviendrez cependant que leur influence exclusive sur l'esprit de l'enfant ne peut tourner à son avantage. Ou cette influence sera dominante, et ce jeune esprit ne sera que le reflet d'un autre esprit, et ne brillera jamais de sa propre lumière; ou bien, il arrivera plus fréquemment encore, qu'une réaction naturelle contre cette influence exclusive l'emportera vers les autres extrémités du jugement et du goût. Dans ce cas encore, il ne sera pas lui-même, et son apparente indépendance ne sera formée que de contradictions.

La succession des maîtres, tous choisis, mais divers, est un des bienfaits de l'éducation publique, qui seule peut les réunir en aussi grand nombre et avec discernement. Non-seulement l'enfant, s'élevant d'un maître à l'autre, est réveillé d'année en année par l'attrait du changement et de

la curiosité; non-seulement, un nouvel esprit, de nouveaux jugements et même un nouveau caractère stimulent utilement son attention, le familiarisent avec la diversité de l'esprit humain, lui ouvrent sur les objets de son étude et sur le monde moral des perspectives nouvelles, et tentent d'entraîner son intelligence, restée peut-être jusqu'alors insensible et immobile, mais il se trouve, par cette succession même, préservé de ces deux écueils de la culture intellectuelle dans l'éducation privée : la révolte ou l'asservissement de l'esprit. Aucune de ces influences successives n'est assez durable pour l'énerver et le soumettre à jamais; aucune n'est assez importune pour le réduire à une incurable contradiction. Elles se présentent à lui tour à tour et le tentent, en lui laissant la liberté de choisir. Une part plus grande est ainsi réservée à la nature et au libre développement de l'intelligence. Bien des chemins sont proposés à ce jeune esprit, on ne lui en impose aucun à l'exclusion de tous les autres. Il n'est contraint de suivre trop docilement ni de fuir avec emportement personne; rien ne l'empêche, s'il est bien né, d'être quelqu'un, de penser et de vouloir quelque chose. On ne se plaindra pas, en vérité, qu'il y ait en ce monde trop d'hommes dignes de ce nom, trop d'hommes qui n'aient point

été formés à l'image ou à l'opposé d'un autre homme.

Les défenseurs exclusifs de l'éducation privée semblent montrer à la fois, sur ce sujet, une défiance singulière de la nature humaine et une confiance exagérée dans ses forces. Ils n'aiment point voir essayer sur l'enfant l'influence d'esprits divers, comme si la fréquentation des intelligences cultivées n'était pas bonne pour une intelligence, comme si le commerce des livres pouvait se passer, pour être utile, du commerce des esprits. Et, en même temps, ne laissent-ils point voir une sécurité téméraire en isolant ainsi une jeune intelligence, en diminuant à ce point les chances qui peuvent lui être offertes de s'éveiller et de prendre goût à sa propre culture? Croit-on qu'il soit inutile de multiplier ces chances heureuses, et qu'il ne soit pas amer d'avoir à regretter un jour la triste défiance qui les a fait écarter? Quelle illusion que de penser que l'éducation intellectuelle puisse se passer du concours actif de l'enfant, ou qu'il soit tenté d'y prendre part avant d'y avoir pris goût!

Là, au contraire, est le secret de l'éducation de l'intelligence; là est le dernier mot de bien des éducations imparfaites. Ces esprits n'ont point rencontré leur initiateur naturel; l'heure favorable, le maître convenable ont manqué. Sans apporter

ici notre propre expérience, sans témoigner notre ineffaçable gratitude à celui qui, nous donnant le goût du travail, a changé pour nous l'aspect des choses et le sens de la vie, nous pourrions demander à beaucoup d'hommes s'ils ne se souviennent pas du jour où leur esprit s'est éveillé sous l'influence nouvelle d'un esprit cultivé. On ne prépare point, on n'achète point de telles rencontres, on ne peut même les prévoir, car la diversité des intelligences est infinie, et c'est surtout vers cette demeure invisible que, selon la parole de l'Écriture, il y a plusieurs chemins. Et c'est une présomption que de croire, avec certitude, pouvoir découvrir, sans s'éloigner du foyer domestique, le chemin particulier qui donne accès dans une jeune intelligence; que de lui refuser l'avantage de ces tentatives renouvelées, et, par là même fécondes, qu'offre la succession régulière des maîtres dans l'éducation publique.

Mais l'infériorité de l'éducation privée pour la culture intellectuelle n'est nulle part plus évidente que dans cet enseignement scientifique qui fait, à divers degrés, définitivement partie de l'éducation de tout homme civilisé. Les sciences physiques et naturelles ont ce beau privilége, que la démonstration de leurs lois et l'application de leurs forces tendent également à réunir les hommes. L'intro-

duction des machines dans l'industrie a rendu le travail isolé presque impossible, et le rassemblement d'un grand nombre d'hommes est devenu la première condition de toute entreprise industrielle. Ce n'est point, non plus, dans la solitude que s'enseignent les propriétés variées de la matière, les lois du monde et les secrets de la vie. A un tel enseignement il faut un nombreux auditoire, parce qu'il réclame, pour être efficace, le concours de plusieurs fortunes, la sollicitude successive de plusieurs générations.

Cet enseignement est récent parmi nous et déjà aucune famille, en s'isolant, n'y pourrait suffire. Tous les jours il s'agrandit, et avec ses besoins doit s'élargir le cercle de ses ressources. Ses exigences, de plus en plus impérieuses, sont pour l'éducation publique autant de moyens de conquête, et il ne peut avancer d'un pas que l'éducation privée ne recule. Devons-nous attribuer à un pur hasard cette destinée de l'enseignement scientifique qui, en même temps qu'il s'impose, apporte avec lui des conditions d'établissement et d'existence si favorables à l'éducation publique, puisque seule elle y peut suffire? Quoi qu'il en soit, nous voyons volontiers les sciences physiques marcher entourées de leur indispensable cortége d'instruments délicats et nombreux, de fréquentes et coûteuses

expériences, en songeant qu'elles ne peuvent s'enseigner sans rapprocher les enfants, comme elles n'ont pu s'appliquer sans rapprocher les hommes.

Ce rapprochement des enfants, nécessaire pour une partie importante de leur culture intellectuelle, apporte à l'éducation de l'intelligence, prise dans son ensemble, un puissant secours auquel l'éducation privée se condamne volontairement à renoncer. C'est ce mouvement naturel de l'esprit qui nous engage à nous comparer avec nos semblables, c'est ce penchant impérieux du cœur qui nous défend de rester trop volontiers au-dessous d'eux. La société tire un grand profit de cette heureuse impatience, source d'une rivalité féconde. La nature humaine est loin d'être abaissée par cette noble tristesse qui lui rend l'infériorité difficile à supporter, l'égalité désirable et qui tourne vers les hauteurs ses pensées, ses vœux et toutes ses forces. Les nations sages favorisent ce sentiment qui n'est pas étranger à leur grandeur; elles savent que les plus faibles dans le monde, et les moins honorées dans l'histoire ne sont point celles où un grand nombre d'hommes a connu le sommeil agité de Thémistocle.

Ceux qui veulent exclure l'émulation de l'éducation de l'enfant ne peuvent cependant espérer l'effacer de la vie, à laquelle cette éducation le

prépare. Qu'auront-ils donc gagné à retarder de quelques années l'approche d'un sentiment inévitable, dont l'usage opportun n'eût pas manqué d'être heureux? Venant plus tard s'emparer d'un cœur qui n'en a pas l'expérience, l'émulation à moins de chances de rester pure que dans cette première jeunesse, où toutes les passions sont mêlées d'une pureté naturelle et adoucies par une bienveillance dont l'âge et la vie emportent toujours quelque chose.

Si l'émulation peut s'abîmer dans l'envie, c'est surtout lorsqu'elle est tardive, et par là même moins soutenue et moins rafraîchie par l'espérance. L'impuissance et le désespoir peuvent rendre l'émulation douloureuse, sans l'aigrir encore, si elle tourmente une âme bien née, capable de souffrir sans se corrompre. En revanche, cette émulation aigrie, qui fait les envieux, a sa demeure naturelle dans des âmes condamnées au malheur et à la méchanceté.

Qu'importe aux gens de bien! Pourquoi la noble émulation, échappant à la loi des sentiments humains, ne s'étendrait-elle point en nuances délicates du vice à la vertu? Nos passions ne prennent-elles pas racine dans nos misères, pour s'élever à ce qu'il y a de meilleur dans le monde et hors du monde? Un abîme sépare ce pharisien, mécham-

ment heureux de se croire plus saint que son frère, de cet humble imitateur du Christ, saintement attristé de se voir plus éloigné que son frère du modèle achevé de l'amour, de la sagesse et du courage.

C'est en vain d'ailleurs qu'on voudrait, selon le paradoxe ingénieux de Rousseau, remplacer l'émulation de l'enfant avec autrui par l'émulation de l'enfant avec lui-même. Le désir de se surpasser est un sentiment très-élevé, trop élevé pour l'enfance, et qui exige, pour être efficace, beaucoup de culture, une grande délicatesse, un amour désintéressé du beau. L'enfant ne peut s'enflammer en luttant contre lui-même, contre un livre, contre une supériorité abstraite et inanimée. Il manque à ses combats la réalité et la vie, seuls éléments de l'intérêt.

De plus, une réunion peu nombreuse et toujours la même n'offre point à l'émulation un théâtre digne d'elle, et elle ne peut se développer dans ces associations restreintes, que l'instinct de son insuffisance conduit parfois l'éducation privée à former à l'image des grandes associations de l'éducation publique. Il faut à l'émulation des spectateurs nombreux et renouvelés; elle a quelque chose de l'éloquence : un public lui est nécessaire et des rivaux ne la contentent pas. Il y a toujours et partout, dans les créatures humaines rassemblées,

une secrète et admirable puissance. Elles inspirent ceux qu'elles écoutent, elles soutiennent ceux qu'elles regardent, elles dominent ceux-là mêmes qui les dédaignent, et il ne suffit pas de mépriser leurs applaudissements pour savoir s'en passer. Leur influence croît avec leur nombre, et elles imposent d'autant plus qu'elles sont une image moins imparfaite de l'humanité.

L'activité de l'intelligence, les efforts nécessaires à sa culture trouvent dans ces grandes réunions de l'éducation publique un aliment et un soutien que rien ne remplace. Ce sont de longues et pures rivalités, balancées par des accidents imprévus, variées par l'intervention de nouveaux émules, soutenues par l'attention de la foule et qui ne laissent aucune journée indifférente, aucun travail inutile, aucune mollesse sans danger. Tout intéresse alors, parce que tout est compté. L'étude, empruntant son attrait aux diverses formes de l'activité humaine, se rapproche tour à tour du jeu, de la guerre, de la vie publique, et, tandis qu'on ne l'aimerait que difficilement pour elle-même, elle séduit appuyée sur les passions juvéniles et sur les plus légitimes ambitions du cœur humain.

Si pourtant l'on prend en pitié les objets de l'émulation enfantine, on pourra juger, sans s'éle-

ver beaucoup plus haut, que les objets de l'émulation virile peuvent être pris en même pitié. Mais si l'on veut avoir de la vie humaine une intelligence plus complète et plus profonde, il faut se réjouir de l'inclination de notre nature vers ces futilités inoffensives qui ouvrent le chemin des grandes choses et qui nous y engagent sans qu'on y pense. S'il est puéril d'aimer le miel, c'est une fausse sagesse que de n'en point vouloir mêler à l'amer et fortifiant breuvage de l'éducation. Que vous ayez à élever un enfant ou à conduire des hommes, apprenez à connaître l'âme humaine et cherchez-y tout ce qui peut vous aider à la pousser au bien. Elle n'est pas assez riche pour qu'il vous soit permis d'y rien négliger.

Aux yeux de quelques personnes, l'inévitable infériorité des ressources de l'éducation privée, pour la culture de l'intelligence, est compensée par la supériorité des garanties qu'elle semble offrir à l'éducation morale. Il y a dans ce préjugé une bonne opinion de la nature humaine qui doit être respectée, une candeur qui mériterait d'être justifiée par l'expérience. C'est cependant mal connaître le monde que de croire qu'il soit le plus souvent avantageux pour l'enfant de grandir au milieu de sa famille, à l'âge où son intelligence, aiguisée par la curiosité, se met en quête des

choses de la vie et ne laisse rien échapper de ce qui l'entoure. Ils sont présomptueux ou admirables les hommes qui espèrent n'avoir jamais à regretter la présence d'un enfant sous leur toit, qui comptent sur la paix éternelle du foyer domestique, sur la perpétuité de leurs bons exemples, sur l'honnêteté de toute leur maison, et enfin sur l'absence assurée de ces orages inattendus qui fondent parfois sur les plus calmes demeures, y déchirent le rideau de la vie et en jettent au grand jour les plus tristes réalités, sans pitié pour ceux qui les ignorent.

Nous redoutons pour l'enfant ces communes et terribles épreuves, leur effet décisif et durable. Qu'il connaisse des maux et des fautes, nous y consentons, nous le désirons même; mais qu'il connaisse les fautes et les maux de son âge; qu'il ne voie qu'en germe les vives passions et leurs suites violentes; que ses forces soient ménagées et préparées, par les agitations d'un monde fait à sa taille, à ces grands troubles qui, à peine supportés par son père, ne peuvent que l'accabler ou le dépraver, soit qu'une tristesse sans remède le saisisse, soit qu'il devienne insensible et s'arme d'un mépris prématuré pour l'humanité.

Écartons cependant ces images trop fidèles et ne voyons dans la famille qu'une paisible école de

toutes les vertus. Cette perfection même et cette paix inviolable nous sembleront alors à craindre. Il y a trop loin d'une telle famille à la grande famille humaine pour que l'inévitable passage de la première à la seconde ne soit pas accompagné de découragement et de périls. On se prépare imparfaitement, en vivant parmi des saints, à vivre parmi les hommes, et la connaissance du mal est nécessaire à la ferme pratique du bien. Le spectacle des faiblesses enfantines, de leur diversité, de leur violence ingénue, de leurs conséquences, est pour l'enfant la plus vive des leçons morales. Il s'instruit par une expérience journalière de la différence que met entre les hommes le devoir accompli ou négligé, du haut prix de la considération publique, du danger de la perdre, de la nécessité d'un continuel effort. Le goût de l'honneur s'accroît de tout le soin qu'en exige la garde, au milieu des tentations de ce petit monde, qui a sur le nôtre ce grand avantage que les fautes y sont réparables, que l'habitude du bien est la seule trace qui ne s'en puisse effacer. Mieux vaut, lorsqu'on arrive à l'âge où tout se décide, une vertu achetée par quelques épreuves, qu'une molle innocence qui a tout à craindre, parce qu'elle n'a rien combattu.

Il en est de même de la foi religieuse, que l'on

est souvent tenté de ne croire bien gardée qu'au sein de la famille. Sans nous demander si elle n'y est pas souvent plus exposée qu'ailleurs, si, dans ce siècle et dans ce pays, il est un grand nombre de familles où l'éducation religieuse de l'enfant soit assurée contre toutes les paroles et contre tous les exemples, nous oserons dire que la famille la plus pieuse ne peut donner à l'enfant qu'une éducation religieuse incomplète et mal affermie. L'exemple du doute y fera défaut et sera réservé pour le jour où, accompagnant la liberté, il en aura tous les attraits. Si cependant l'âme de l'enfant, naturellement religieuse, est prémunie contre ces réactions fréquentes, dont tant d'exemples célèbres ont attesté la violence, elle aura été nourrie sous l'influence exclusive d'une religion, dans l'ignorance, trop souvent dans la haine de toutes les autres. La tolérance lui sera étrangère; nous ne parlons point de cette tolérance extérieure, à laquelle nul ne peut aujourd'hui se soustraire et qui nous interdit de menacer d'asservissement la conscience d'autrui, mais de cette tolérance morale qui ne s'impose pas à tout le monde et qui est encore la marque d'une âme bien cultivée.

Noble sentiment, qu'aucune théorie ne suffit pour enseigner, qui, dans l'éducation comme dans la société, ne peut naître que du rapprochement

des religions diverses; qui, appuyé sur l'estime, sur l'admiration, sur l'amitié, sur toutes les passions généreuses, nous fait tant de fois franchir les limites dont les religions s'entourent, que notre esprit cesse de les voir, que notre cœur les oublie. L'éducation *mixte*, comme on l'appelle, est la seule voie tracée vers cette véritable et complète tolérance, qui est l'honneur aussi bien que le besoin des sociétés modernes.

C'est encore un préjugé que de croire une bonne éducation du caractère plus facile et plus sûre au milieu de la famille que dans les hasards de l'éducation publique. Certes, la famille peut exercer sur le caractère de l'enfant la plus heureuse influence, mais à la condition que cette influence ne soit pas la seule, et qu'elle vienne à son heure adoucir et tempérer un caractère que fortifient et qu'aigrissent d'un autre côté les épreuves de la vie commune. Si la famille veut remplir ce double rôle, elle perd sa puissance particulière et ne suffit à aucun. Ces inévitables bouillonnements du caractère, qui doivent s'épancher au dehors et ne mettre l'enfant aux prises qu'avec des étrangers et une muette discipline, se répandent alors dans la famille, où toutes les fautes sont plus graves, où les plus saintes affections et les plus saints devoirs sont perpétuellement en jeu. L'enfant, quoi qu'on

fasse, sera plus d'une fois en guerre avec quelqu'un ; la nature le veut et la raison ne s'en alarme pas, mais ne l'habituons point à combattre son père. Réservez pour les occasions décisives, pour les moments difficiles, cette touchante autorité dont une épreuve journalière prodigue et rabaisse l'usage. Elle ne vous est pas toujours nécessaire, elle vous sera un jour indispensable et vous la trouverez d'autant plus efficace que vous l'aurez mieux ménagée.

Enfin, si habile et si heureuse qu'on puisse supposer la famille dans l'éducation du caractère, je ne vois, autour de l'enfant qu'elle élève, que des maîtres et des inférieurs. Il ne peut regarder qu'au-dessus de lui ou au-dessous de lui ; je ne vois personne à ses côtés. Obéir et commander ne font pas tout l'homme, quoi qu'on en dise ; il est bien loin de la perfection celui qui manque de l'intelligence et de la pratique de l'égalité. Nous vivons en un temps et dans un pays où, grâce au légitime orgueil de tout le monde, quiconque ne sait pas vivre avec des égaux ne sait vivre avec personne.

Cette funeste ignorance de l'égalité, cette tendance à l'égoïsme et à la domination d'autrui, qui sont les fléaux de l'éducation privée, peuvent s'accroître par les obstacles mêmes qu'on oppose à leur développement. Plus vous entourerez de

soins habiles cette jeune créature, plus vous emploierez de moyens et montrerez de dévouement pour la rendre meilleure, plus vous la persuaderez de son importance. La fausse et terrible idée qu'elle est le centre du monde et que son perfectionnement est l'unique affaire de plusieurs de ses semblables germera dans son esprit et lui préparera des malheurs qui ne seront point exempts de ridicule. Vos efforts pour écarter cette idée ne serviront qu'à l'enraciner davantage, car c'est de vos efforts mêmes qu'elle est sortie et elle se nourrit de votre sollicitude. Je ne sais quelles épreuves seront nécessaires à votre élève pour lui apprendre que le monde n'est point fait à son usage et qu'il y occupe fort peu de place, mais elles viendront tard et lui coûteront cher.

La même attention, les mêmes soins peuvent au contraire se porter sur lui sans troubler son âme s'il les partage avec le grand nombre, si, mêlé à la foule et s'y faisant la place qui lui convient, il s'élève jusqu'à l'idée d'un intérêt général et supérieur au sien, qui a étendu sur lui et sur tant d'autres les regards et la main du pays. Vous pouvez alors vous dévouer impunément à cet enfant; vous ne lui donnerez pas une idée exagérée de lui-même. Il sait le vide qu'il ferait dans sa classe et apprend ainsi ce qu'il vaut pour le monde.

C'est cette infatuation qui corrompt le plus souvent les meilleurs succès de l'éducation privée et qui rend si difficile l'éducation d'un prince. Pour empêcher qu'il ne se croie tout, on veut souvent lui persuader qu'il n'est rien, et avec tant de soin qu'il se sent quelque chose. Un roi, qui crut ses enfants appelés comme lui à exécuter les lois chez un peuple libre, éloigna d'eux ce péril et leur fit traverser l'éducation publique afin qu'ils fussent un jour des citoyens sur le trône. Il vécut assez pour s'applaudir de sa sagesse, et c'est à lui qu'ils doivent d'être aujourd'hui des citoyens dans l'exil.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

« Par votre institution, Spartiates, vous ressemblez moins à des citoyens qu'à des soldats campés sous une tente. Votre jeunesse est semblable à une troupe de poulains qu'on fait paître ensemble dans la prairie sous un gardien commun. Les pères n'ont point, chez vous, le droit d'arracher leur enfant de la compagnie des autres, malgré son caractère farouche et sauvage, de l'élever dans la maison paternelle, de lui donner un gouverneur particulier, et de le dresser en le caressant, en l'apprivoisant, en usant des

autres moyens convenables à l'éducation des enfants[1]. »

Ce n'est pas seulement à cette espèce de haras où la race dorienne, cédant à son génie, aimait à voir grandir sa jeunesse, que peuvent s'appliquer ces belles paroles de Platon. Il y a dans toute éducation publique, même chez les peuples les plus cultivés, quelque chose de dur et de farouche que le rôle de la famille est d'adoucir et de tempérer. L'éducation de l'intelligence et du caractère sera incomplète, si une main plus douce que celle des maîtres et des condisciples n'y a laissé quelques traces; et il est, le plus souvent, facile de reconnaître celui qui a traversé une éducation publique exclusive, sans avoir été, comme dit le poëte philosophe, *caressé* ni *apprivoisé* par personne.

L'expérience seule fait connaître l'invisible rempart qui sépare le collége du monde, pour l'enfant qui n'a point d'autre famille que celle de ses condisciples et de ses maîtres. Si pendant ces jours de congé, attendus avec impatience par les écoliers et par les mères, vous voyez quelques collégiens attristés traverser en ordre les promenades publiques sous la conduite d'un maître, dites-vous, sans crainte de vous tromper, que parmi ces enfants,

1. Platon. *Les Lois*. Liv. II.

parmi ces jeunes gens même, il en est plusieurs qui connaissent le monde par ouï-dire, et les joies de la famille par les récits de leurs camarades. Ils voient passer cette foule joyeuse et parée comme des habitants d'un autre hémisphère, et, rentrant le soir dans le dortoir presque vide, ils aspirent à la fin de cette journée de repos, plus longue et plus pénible que celles où le travail est allégé par la présence de tous et par un égal partage d'ennuis et de plaisirs.

Il faut compter, parmi ces exilés du monde, non-seulement les enfants, plus nombreux qu'on ne pense, auxquels la mort ou l'éloignement ont enlevé leur famille, mais tous ceux pour lesquels la famille n'existe qu'en apparence; soit qu'occupée ailleurs elle remplisse imparfaitement son devoir, soit que, peu cultivée, elle sente l'enfant lui devenir étranger à mesure qu'il se cultive, et cesse par degrés d'être avec lui en communauté de pensées, de sentiments et d'habitudes. L'éducation publique agit alors en pleine liberté; c'est là qu'on peut observer et juger son influence, qui n'est contrariée ni tempérée par aucune autre.

Faisons-lui, comme à l'éducation privée, les conditions les plus favorables et livrons sans réserve à son action une intelligence ouverte et une volonté saine. Il est incontestable que l'éducation

intellectuelle de l'enfant tire d'abord un certain avantage de cette absence de la famille et de cette séparation du monde. On ne peut nier que ces écoliers occupent, en général, le premier rang dans les classes et dans les concours; que la nécessité du travail soit parmi eux plus tôt comprise et mieux acceptée; que ces esprits, dont l'activité n'a pas d'autre issue, se portent vers l'étude avec plus de force et plus de liberté.

Les effets le prouvent et le bon sens l'explique. Est-ce à dire que l'intervention de la famille dans l'éducation intellectuelle de l'enfant soit pour lui une cause inévitable d'infériorité? Nullement, mais il est très-rare qu'elle y intervienne et le plus souvent elle la contrarie; si bien que son absence ressemble, dans la pratique, à l'enlèvement d'un obstacle. Il est aisé, cependant, de se représenter l'heureuse influence que la famille pourrait exercer dans l'éducation intellectuelle, si elle comprenait sa tâche et pouvait la remplir. Nous aurons l'occasion de le faire, et c'est déjà en dire quelque chose que de montrer ce qui manque à la culture d'un jeune esprit, pour lequel l'éducation publique fait ce qu'elle peut sans que la famille fasse ce qu'elle doit.

L'étude des mots, qui n'est rien sans celle des choses, est cependant nécessaire à cette dernière

étude et doit la précéder. Aussi l'éducation publique, réglée, quoi qu'on en dise, sur les besoins du plus grand nombre, fait-elle à l'étude des mots une part si considérable que celle des choses s'en trouve réduite, si des secours étrangers ne viennent rétablir l'équilibre en faveur de la vie et de la réalité. Qui ne sait, par expérience, que l'étude des langues anciennes, qui tient tant de place au collége, ne se confond malheureusement pas avec celle de l'antiquité; que les mieux instruits de la langue sont souvent les moins bien informés de la situation, des idées et des passions de ceux qui la parlaient; qu'on ne peut pas rendre enfin de l'élite de nos écoliers ce témoignage que Robert Asham rendait de la jeune Élisabeth : « Elle comprend, non-seulement le langage de l'orateur athénien, mais tout le sujet de la discussion, les actes et le naturel du peuple, et vous seriez étonné de l'entendre? » C'est avec un étonnement plus triste que l'on voit souvent les écoliers les mieux dressés à traduire et surtout à reproduire les expressions antiques, si dénués de la véritable intelligence de ce monde ancien dont ils ont retenu et répété les paroles. Des lectures bien choisies, des entretiens surtout avec un père ou un ami éclairé, doivent venir en aide à l'étude des mots, et la vivifier par l'intelligence des choses. Et le défaut de cette as-

sistance extérieure se fait cruellement sentir chez ceux-là mêmes qui, livrés entièrement à l'éducation publique, en ont le mieux profité.

Si l'antiquité elle-même, qui semble tout remplir au collége, y a besoin de ces secours étrangers pour être bien comprise, tout ce qui n'est pas elle y est à peine entrevu. Le temps et le pays où ces enfants doivent vivre leur sont inconnus. Si l'étude du droit ne succède pas à leur éducation, ils ignoreront les principes les plus élémentaires de notre droit public et de notre droit civil. Après avoir étudié de leur mieux les sciences, ils en ignoreront les applications les plus simples, n'auront jamais franchi le seuil d'une manufacture, seront entièrement étrangers au travail des mains. Ils auront grandi loin des arts et devront apprendre lentement à les goûter. Ils auront traduit Démosthènes et n'auront pas vu son visage; le musée leur sera inconnu ou peu familier; ils n'auront jamais vu vivants les héros, les sages, les gracieuses divinités, dont ils ont, pendant dix années, épelé les noms. Supérieure à celle de la famille, l'éducation intellectuelle du collége manque encore d'étendue, d'élévation, et surtout de délicatesse. La famille peut heureusement combler ces lacunes, et nous verrons bientôt combien lui serait facile une intervention qui ferait pénétrer, par degrés, dans l'é-

ducation publique la véritable intelligence des lettres et de l'histoire, les applications pratiques de la science, le goût des arts, la connaissance et l'amour du pays.

Nous n'hésitons pas à préférer l'éducation morale du collége à celle que peut donner la famille, livrée à ses propres forces. Mais là encore l'éducation publique est imparfaite, et le concours de la famille lui est nécessaire. Certes, l'égalité, le droit et le devoir s'enseignent mieux au collége que dans le foyer domestique. Tout contribue à donner à l'enfant une haute idée de la justice : les maîtres et la discipline, par l'ordinaire équité des châtiments et des récompenses; les condisciples, par la revendication jalouse de leurs droits et par l'égalité inflexible des relations.

Cependant ces maximes et ces pratiques ne sont que les fondements d'une bonne éducation morale, et les douces vertus qui en sont la perfection ne s'apprennent guère au collége. La justice y est plus cultivée que la charité; l'indulgence mutuelle y est inconnue; la pitié n'y vient pas ennoblir la force et protéger la faiblesse. Le sentiment exclusif de la défense personnelle et du droit donne à la vie de collége quelque chose de la dureté des civilisations antiques.

Que dire de l'éducation religieuse si la famille

est absente? Il ne faut pas compter sur l'éducation publique pour remplir seule cette grande tâche; elle la remplirait d'autant plus mal qu'elle s'y appliquerait davantage. Si la religion est imposée aux écoliers, il n'y a point de milieu entre une réaction violente et haineuse contre cette oppression de la conscience et un complet asservissement de l'esprit, fatal à l'intelligence et au caractère. Si, au contraire, l'écolier est en possession de cette liberté relative de la conscience, que lui accorde sagement la discipline des colléges, sans que la famille intervienne, sans que la religion lui apparaisse sous la forme persuasive de la piété maternelle, l'expérience, aussi bien que la raison, nous enseigne qu'une complète indifférence religieuse est le fruit ordinaire de cette liberté du collége, lorsqu'elle n'a point pour contre-poids l'exemple de la famille.

L'éducation publique ne peut enseigner aux écoliers que deux choses : l'impiété, si elle leur impose une religion; la tolérance, si elle la leur présente sans la leur imposer. Lui demander davantage, c'est méconnaître sa nature et sa puissance. C'est à la famille qu'il appartient de joindre à cette tolérance, qui s'apprend au collége, la piété qui se gagne au foyer domestique. L'éducation religieuse atteint alors sa perfection, puisqu'une

croyance sincère s'allie au respect de la liberté d'autrui.

Mais espérer que l'éducation publique, livrée à ses propres forces, puisse donner en ce siècle et en ce pays une bonne éducation religieuse, n'est permis qu'aux personnes qui ne l'ont pas traversée. C'est en vain que l'on compte sur l'attrait de la religion pour de jeunes esprits, ou sur l'exemple religieux de quelques écoliers. Les esprits intelligents sont attirés trop fortement au collége par d'autres études, et disons franchement que les écoliers dévots ne sont pas propres à prêcher d'exemple. En général, ils n'ont rien de ce qui impose à la jeunesse : ils n'occupent pas la tête de leur classe; la vivacité de l'esprit et du caractère leur fait défaut; ils ont quelque chose de contraint et d'emprunté qui n'est pas épargné au collége, et la vie commune met plutôt en péril leur dévotion que l'indifférence des autres. En un mot, si la famille fait défaut sur ce point à l'éducation publique, l'écolier peut sortir religieux du collége, mais il faut plutôt s'attendre à l'en voir sortir indifférent.

N'oublions pas cependant que la religion ne lui ayant pas été imposée, il n'a pas d'aversion contre elle et peut y être amené un jour par les circonstances ou par le mouvement naturel de son es-

prit. C'est un avantage du collége qui mérite de n'être pas dédaigné, dans le cas où la famille, seule capable de donner à l'enfant une éducation religieuse efficace, est absente, ou réduite à le livrer tout entier à l'éducation publique. Aux personnes qui nieraient cet avantage nous opposerions volontiers les conquêtes nombreuses et bruyantes que fait la religion dans ces conférences destinées particulièrement à la jeunesse sortie des colléges. La liberté qui avait été laissée à ces consciences n'est-elle pas la meilleure explication de ce succès? Rien ne les éloignait de la religion, et tout pouvait les y conduire, à l'âge où les décisions de l'esprit sont plus éclairées et plus durables. Un système d'éducation publique où la religion serait imposée ne laisserait rien à faire à l'avenir. Tout serait décidé de bonne heure, et pour toujours, en ce sens qu'il en sortirait quelques fanatiques et beaucoup d'impies.

Il est aussi injuste et aussi inutile de demander à l'éducation publique de former des hommes du monde que d'exiger d'elle qu'elle fasse des croyants. C'est encore l'œuvre de la famille, qui à la loyauté que donne le collége doit ajouter la politesse et le sentiment des convenances que réclame le monde. Rien au collége ne vient tempérer l'élan du caractère, rien que la force de la discipline, qui empê-

che les excès sans en amortir la cause. La lutte habituelle de ces jeunes volontés, s'usant pour leur bien les unes contre les autres, la liberté du langage, la violence des manières, tous ces signes de la force, de la jeunesse et d'une exubérante sincérité, ne sont pas sans danger pour l'avenir, s'ils dégénèrent en habitude, si l'exemple de la famille et une certaine fréquentation du monde ne préparent l'écolier à ce qui sera exigé de l'homme. En cela, comme en tout le reste, l'éducation publique exclusive laisse beaucoup à faire à la famille, et, si la famille fait défaut, beaucoup à désirer à la société.

De toutes les tâches que l'éducation publique exclusive est inhabile à bien remplir, celle dont elle s'acquitte le plus mal et qui réclame le plus l'intervention de la famille, c'est l'éducation du corps. La triste promenade est une compensation bien inégale pour les longues heures pendant lesquelles l'enfant, assis et enfermé, perd jusqu'à l'envie de se mouvoir, s'habitue à la langueur, à la mollesse, et aux défauts qui en découlent. La gymnastique, érigée en une sorte de travail, réglée comme une classe, a peu de bons effets parce qu'elle n'a nul entraînement. L'escrime, l'équitation sont des priviléges qui supposent l'intervention de la famille. L'écolier abandonné à lui-même et au collége en sort affaibli, sans goût pour les

exercices du corps, sans force et sans grâce, à moins que la nature la plus heureuse ne résiste jusqu'au bout à l'éducation.

Moins incapable, à nos yeux, que l'éducation privée de faire un homme, l'éducation publique a besoin en toute chose de l'intervention de la famille. Si celle-ci fait défaut, non-seulement l'éducation de l'enfant est sur tous les points incomplète, mais l'ensemble de cette éducation et son résultat général révèlent tristement l'étendue du devoir auquel la famille a manqué. Les avantages mêmes de l'éducation publique, ne recevant aucun tempérament du dehors, deviennent à un jour donné des embarras et des périls. L'amour de l'étude, la stricte honnêteté, et surtout l'habitude et le goût de la justice, les qualités qui honoraient l'écolier au collége, lui pèsent trop souvent sur ce nouveau théâtre du monde où il se sent troublé, où change tout à coup pour lui la valeur des mots et des choses.

Épreuve inconnue à ceux qui ont conservé du sein de l'éducation publique des rapports réguliers avec le monde et pour qui le collége n'a jamais été toute la patrie. Épreuve difficile, que tous ne traversent pas heureusement, et sur laquelle nous demanderons au lecteur la permission de l'instruire par la bouche d'un homme qui aurait

pu y succomber, et qui en a gardé un très-vif souvenir. Il affirmait que l'éducation publique exclusive, et en l'absence de toute intervention de la famille, n'était pas sans danger pour le plus heureux naturel, et comme nous pensions le réfuter par son propre exemple, il n'hésita pas à le tourner contre nous, parlant à peu près ainsi :

« Je n'avais pas quatorze ans lorsque la ruine et la mort, fondant sur ma famille, firent changer de face mon existence au collége et me fermèrent à peu près le monde. Bien que l'aridité des premières études eût rebuté mon intelligence, bien que des lectures, niaisement défendues et dont plus tard j'ai senti tout le prix, m'eussent beaucoup plus occupé que la grammaire des langues anciennes, j'avais déjà gagné l'affection de quelques-uns de mes maîtres et surtout d'un excellent homme qui, ne désespérant pas de me voir devenir un bon écolier, contribua de tout son pouvoir à me maintenir dans l'éducation publique. Dès ce jour, j'appartins tout entier au collége.

« Certes je n'avais pas jusqu'alors vécu en étranger au milieu de mes camarades et de mes maîtres, mais alors seulement ce petit monde, où mes idées et mes passions se trouvaient renfermées, devint le véritable et effaça de mon esprit l'image de l'autre. La grande tristesse qui me saisit fut al-

légée par l'amitié d'un camarade qu'une situation semblable à la mienne rapprochait de moi, et aussi par le sentiment de la nécessité qui se fit jour dans mon âme et qui m'apporta une consolation mêlée d'amertume. Je pris ce monde du collége comme il était, j'acceptai la place que le destin m'y avait faite et je me composai, pour y régler ma vie, une morale pratique plus rapprochée du stoïcisme que de la résignation, inspirée plutôt par le mépris du mal que par l'amour du bien.

« Toujours écarté du travail régulier des classes par l'aridité des matières, par de mauvaises méthodes et par la nécessité d'une application machinale qu'aucun attrait ne me rendait facile, j'étais en même temps éloigné du commerce et des jeux de mes camarades par une misanthropie naissante et surtout par l'injuste sévérité de mes jugements. Une idée exagérée de la liberté et du droit, que mon isolement même m'avait inspirée, me faisait considérer comme des crimes l'empire de quelques écoliers sur les autres, les plus légères infractions à l'égalité, les priviléges naturels et inévitables de la force et de la ruse.

« Aidé de mon ami, je m'entourai bientôt d'une sorte de rempart, et je m'assurai une indépendance solitaire. Je ne voulais voir autour de moi que des tyrans, des flatteurs et des sujets. L'opiniâtreté de

ma résistance et l'âpreté de mes critiques allèrent croissant. Un livre, où nos maîtres ne nous faisaient étudier que des mots, m'enflamma par ses idées, s'accorda merveilleusement avec mes passions naissantes, les grandit à mes propres yeux et leur communiqua la dignité de la vertu. J'ai relu souvent depuis ce jour l'inoffensif recueil appelé : *Selectæ e profanis scriptoribus historiæ*, sans pouvoir comprendre qu'il ait eu sur mon esprit d'enfant une action dont je ne puis oublier la durée ni la force. Ces exemples héroïques de résistance à l'oppression, de mépris pour l'injustice, d'une fière indépendance de l'âme au milieu des misères du corps, me parurent proposés à mon imitation et donnèrent à ma conduite un nouveau caractère de persévérance et de hauteur. La pompe de mon stoïcisme, la disproportion qui existait entre ma misanthropie et ses causes, entre mes invectives et leur objet, ne pouvaient échapper au ridicule, qui a conservé au collége cette puissance mortelle qu'il semble avoir perdue dans le monde. J'endurai pourtant le ridicule, je tirai vanité des surnoms mérités qui me frappèrent, et mon isolement s'en accrut avec mon orgueil.

« Comme les études qui m'étaient imposées me rebutaient encore, de ce côté aussi je me tenais sur la défensive et je ne voyais dans mes relations

avec mes maîtres qu'une partie de mes épreuves. Je m'acquittais donc de ma tâche comme d'un injuste tribut levé sur mon repos, et j'en atténuais le poids de mon mieux. Les punitions n'étaient à mes yeux que les accroissements passagers de cette charge périodique, et dans mes moments de loisir je faisais quelques *pensum* d'avance pour les mauvais jours. Mais l'instruction et les maîtres tenaient peu de place dans ma vie; j'étais tout entier à mes pensées et à mes passions.

« Je ne puis réfléchir sans tristesse sur le sort qui m'eût été réservé dans le monde, si j'y étais entré tel que je me sentais alors, tel que je fus pendant plusieurs années. Qui m'empêchait cependant d'arriver ainsi pas à pas jusqu'au seuil du monde, ignorant, révolté d'avance contre une société inconnue, mais à coup sûr pire que celle du collége, et incapable moi-même de m'y faire ma place? Qui ne voit combien de maux m'eût épargnés pendant cette crise la pénétration d'une mère, l'intervention intelligente et douce de la famille? Le collége n'eût pas été pour moi l'univers; mon esprit ne s'y fût pas exalté et dévoré lui-même, comme dit le poëte. Cette vie enfantine eût été réduite à sa juste valeur par l'idée d'une autre et dépouillée de cette sombre importance. Enfin le secret de mon oisiveté eût été découvert, et le travail,

rendu pour moi plus attrayant par une sollicitude éclairée, m'eût gaiement arraché à tous ces fantômes.

« J'avançais cependant, sans m'écarter du chemin que j'avais choisi, et une amère volupté s'y mêlait à toutes mes peines. Tout à coup, une main bienfaisante m'en détourna, sans que j'eusse le temps de lui résister ni même de la sentir. Mais, ni la nécessité, ni aucune prévoyance ne m'avaient ménagé ce secours : tout fut l'œuvre de la Fortune qui jeta sur ma route tant d'intelligence et tant de bonté. Je ne vous dirai point comment un de mes maîtres se sentit attiré vers moi et moi vers lui, comment ce qu'il enseignait devint mon étude préférée, comment la passion de cette étude m'inspira du goût pour quelques autres, et fit de moi, à mon insu, un écolier distingué. Ma situation s'en ressentit aussitôt, et mes sentiments s'adoucirent. Mon esprit, plus occupé et plus tranquille, se détendit peu à peu et désarma, pour ainsi dire, devant la bienveillance nouvelle dont je me sentis entouré. Estimé de mes camarades, indulgemment traité par mes maîtres, je vécus presque heureux sans prévoir que j'eusse à traverser d'autres épreuves. D'autres épreuves m'étaient cependant réservées.

« Le mauvais côté de la vie de collége m'avait aigri, le bon côté de cette vie m'enivra, et la con-

naissance du monde, qui eût tout ramené à une juste mesure, fit défaut à ma seconde erreur comme à la première. D'où venait le changement heureux de ma situation au collége ? De mon intelligence et de mon travail. Je le croyais du moins, et je ne pouvais, à cet âge, faire la part de la Fortune qui avait, par un secours inattendu, réveillé mon intelligence et favorisé mon travail.

« L'intelligence et le travail ont plus de puissance au collége qu'on ne l'imagine, surtout la première de ces deux divinités quand le succès la révèle. L'intelligence, couronnée par le succès, reconnue par les maîtres et constatée par le jugement de tous, balance tous les autres avantages dans cette république de jeunes esprits, éveillés par l'émulation et facilement émus par une gloire qu'ils comprennent. Ils sont épris de la justice, et rendent à chacun ce qui lui est dû. La justice des maîtres, contrôlée par le sentiment public, ne s'écarte guère de celle des écoliers et la confirme avec autorité; si bien que l'intelligence, aidée du travail, est ordinairement au collége le chemin assuré de la considération, de l'influence et des honneurs, de cet *otium cum dignitate*, qui était dans les sociétés antiques la récompense et la félicité d'un éminent citoyen.

« Cette excellente équité du collége n'est inoffen-

sive que si la famille et le monde la tempèrent à propos, par le spectacle si différent des épreuves que la société réserve au talent et au travail. Pour moi, je ne pus que m'abandonner à la régularité de ce monde moral, où le bien et le mal étaient si exactement récompensés. L'image de l'injustice s'effaça de mon esprit et fit place à celle du devoir, à celle du droit, et dans mon âme, comme dans nos *déclamations* juvéniles, le juste et l'utile furent confondus. Rien ne vint à propos corriger mon inexpérience et ma trop bonne opinion du monde. Tout semblait, au contraire, conspirer pour l'entretenir. Non-seulement les victoires inévitables et répétées du collége accroissaient cette confiance; mais elle était portée au comble par ces victoires plus bruyantes, remportées sur l'élite réunie des colléges rivaux, confirmées par le jugement de maîtres inconnus jugeant des émules inconnus, accueillies par les applaudissements d'un vaste auditoire, brillant abrégé de la société, environnées enfin de toutes les circonstances les plus capables de me convaincre de plus en plus de l'équité universelle et des priviléges incontestés de l'intelligence et du travail.

« C'est avec cette opinion que j'entrai dans le monde; est-il besoin de vous dire tout ce que j'y ai souffert, et puis-je vous expliquer comment je

n'ai pas succombé à l'amertume de mes déceptions et à la violence de mes ressentiments? Des circonstances imprévues, le hasard plutôt que la sagesse des hommes, ma propre force plutôt que la prévoyance des autres, m'ont tiré une seconde fois de l'abîme, sans me faire oublier comment j'y avais été entraîné, et combien peu j'avais le droit d'espérer en sortir. Les penchants réveillés de ma jeunesse, le goût de la lutte, une certaine force d'âme, armée plutôt que tempérée par les lettres, pouvaient faire de moi un adversaire incommode de ce monde injuste qui m'avait abreuvé d'espérances légitimes et qui semblait les trahir.

« Il en fut autrement pour mon bonheur. La réalité qui m'avait indigné s'expliqua par degrés, et peu à peu j'en vis moins l'horreur que les causes. L'intelligence de ces causes et le spectacle de la nature, où elles règnent en liberté, m'apprirent à la fois leur puissance universelle et la nécessité d'y accommoder nos vœux. Je ne me reconnus pas le droit d'exiger du monde une justice qu'il ne pouvait me rendre et que j'avais eu tort d'espérer. Je m'aperçus qu'il tombait plus d'un grain sur le rocher, que plus d'une fleur mourait avant le temps desséchée, que des milliers de créatures, organisées pour la vie et pour le bonheur, ne faisaient que traverser en souffrant la terre. Je compris que

l'intelligence et le travail n'avaient pas plus de droits que la jeunesse, l'innocence ou la beauté, que semblent rechercher la mort ou la douleur. Je demeurai enfin persuadé que rien n'était dû en ce monde à personne, et j'appris ainsi par expérience ce que ne m'avait pas enseigné le collége, ce qu'une famille prévoyante eût pu m'apprendre. »

LIVRE DEUXIÈME.

L'ÉQUILIBRE

l'intelligence et le travail n'avaient pas plus de droits que la jeunesse, l'innocence ou la beauté, que semblent rechercher la mort ou la douleur. Je demeurai enfin persuadé que rien n'était dû en ce monde à personne, et j'appris ainsi par expérience ce que ne m'avait pas enseigné le collége, ce qu'une famille prévoyante eût pu m'apprendre. »

LIVRE DEUXIÈME.

L'ÉQUILIBRE

CHAPITRE PREMIER.

DU RÔLE DE LA FAMILLE DANS L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

Cette lâche habitude de se décharger sur autrui de ses devoirs, fût-ce même au prix de ses droits, qui a toujours eu dans ce pays trop d'empire, ne pouvait manquer de pénétrer dans l'éducation et d'y exercer une funeste influence. On jette ses enfants à l'éducation publique, et l'on croit avoir tout fait, lorsque, en les faisant sortir aux jours de congé, on joint des récompenses à celles des maîtres ou des reproches à leurs reproches. Puis, lorsque l'enfant, devenu homme, est ignorant ou grossier, incapable d'une profession libérale, on accuse l'éducation publique et l'on se range parmi

les *pères de famille* mécontents. Il est peu de griefs moins respectables, peu de plaintes qu'il soit moins honorable de faire tout haut. Lorsque des paysans, inhabiles à assainir leurs étables ou leur village, accusent le gouvernement de la mortalité des bestiaux et de celle des hommes ; lorsqu'un peuple, incapable de conduire ses affaires, les remet sans contrôle à autrui et se plaint de les voir mal conduites, ils sont encore plus dignes d'excuse qu'un père qui, en s'indignant qu'on ait mal élevé son fils, ne voit pas qu'il s'accuse de l'avoir laissé faire.

Non, l'éducation publique n'est point destinée à débarrasser les pères du premier de leurs devoirs, mais simplement à leur venir en aide pour le mieux remplir. C'est un puissant secours qui assure à leurs enfants l'attention de plusieurs hommes éclairés, la régularité du travail, le bienfait de la vie commune, de précieux avantages qu'ils ne trouveraient pas dans la maison paternelle, mais qui ont besoin eux-mêmes d'un tempérament et d'une intervention extérieure, pour ne point devenir inutiles ou dangereux. L'éducation publique ne doit pas être traitée comme une machine mystérieuse et bienfaisante, qui reçoit des enfants et qui rend des hommes, sans qu'on ait d'autre peine que celle de les apporter et de les reprendre, ou comme le dépôt d'un régiment, qui reçoit des conscrits et

qui rend des soldats. Ces préjugés grossiers, dont la conduite d'un grand nombre de familles semble attester l'existence, ne sont pas seulement indignes d'un peuple éclairé, ils contribuent à son abaissement par l'inertie intellectuelle et morale d'une grande partie de sa jeunesse.

Il n'est point de système d'éducation publique si imparfait que l'intervention constante de la famille n'en puisse atténuer les défauts et en développer les avantages; il n'en est point de si admirable qu'il puisse se passer de la famille. Qui doit, par exemple, si ce n'est elle, épier la vocation de l'enfant et la consulter, découvrir, dans les seuls entretiens où il soit tout à fait sincère, le véritable penchant de son âme et lui épargner un travail frappé d'avance de stérilité? Distinguer une réelle inaptitude d'un dégoût passager, les révoltes bruyantes des résistances sourdes et opiniâtres, persister à propos ou céder à temps, accommoder, si on le peut, les circonstances extérieures aux désirs légitimes de l'enfant ou le préparer de bonne heure au sacrifice de ses désirs et à l'intelligence de la nécessité, tels sont les premiers soins qui reviennent à la famille dans l'éducation intellectuelle.

Lorsque cette éducation est sérieusement commencée, il faut la suivre et savoir surtout si l'en-

fant y prend une part active ou s'il n'est qu'un instrument docile dans la main de ses maîtres. Il vous le dira lui-même. Le penchant naturel de l'enfant est de causer sans cesse du collége et d'en fatiguer la maison. On doit le souffrir et en profiter; une impatience qui le décourage, des reproches qui altèrent sa confiance et qui lui montrent le maître dans le père, peuvent seuls lui fermer la bouche, l'habituer au silence et vous laisser ignorer désormais ce qu'il vous importe le plus de savoir.

Qu'on se garde également, dans ces premiers temps, d'une confiance ou d'une crainte excessive selon le rang qu'occupe l'enfant dans ses classes. C'est une des nécessités de l'instruction que la mémoire y ait d'abord plus d'influence que le jugement, et l'application une plus grande part que l'esprit naturel. Plus tard, tout change, et avec le caractère général des études le rang des enfants se modifie. Tant qu'un écolier n'a point traversé ces deux épreuves, il est impossible de bien savoir ce qu'il y a de durable dans ses succès ou dans son infériorité. Les enfants ont eux-mêmes l'instinct de ces changements; un nouvel objet d'étude les réveille et les intéresse; ils se sentent tous égaux devant cette nouveauté et capables d'y tenter la fortune, et il faut qu'ils aient tout vu pour qu'on ait le droit de désespérer de tout.

Attendez l'heure, en la hâtant de votre mieux par des tentatives fréquentes sur ce jeune esprit qui n'a point trouvé sa voie, et, lorsqu'elle est venue, secondez ses maîtres et ne vous en remettez pas à eux pour ce qui est hors de leur pouvoir. Qui ajoutera, aux livres imposés par la classe, les lectures nécessaires pour les comprendre et pour les goûter, pour mettre dans tout leur jour les hommes, les événements, les idées, sur lesquels glissent ces livres, choisis et commentés surtout en vue de l'étude des mots? Si réduits que soient malheureusement au collége les loisirs laissés à l'écolier pour la lecture, si courtes que soient les heures passées dans la maison paternelle, la famille a rarement le soin et l'intelligence de les bien remplir.

Il faut à l'écolier beaucoup de livres, de bons livres et surtout d'autres livres que ceux qui, expliqués lentement dans sa classe, ou récités par courts fragments, n'existent plus pour lui que comme des instruments d'étude pour la langue, comme des preuves développées à l'appui des règles de la grammaire. Il sent lui-même que d'autres livres lui sont nécessaires et, faute de bons, il en lira d'absurdes ou de détestables, que nulle surveillance ne pourra éloigner de son intelligence, justement curieuse et insuffisamment remplie. Des

voyages, des Mémoires, des œuvres de critique littéraire, des études sur l'antiquité et tout ce qui peut exister de bon parmi les œuvres historiques, voilà ce que la famille doit s'efforcer de faire lire à l'enfant, à travers les occupations régulières du collége et pendant les longues journées des vacances. La vie et le monde ne lui enlèveront que trop tôt le temps et le courage nécessaires aux bonnes lectures. Elles sont au contraire attrayantes au collége, et l'enfant les remplace par des distractions funestes, lorsqu'on ne songe pas à les lui offrir ou lorsqu'un préjugé absurde et coupable les fait écarter.

C'est moins encore par des lectures que par des entretiens et par le commerce des honnêtes gens que l'enfant doit apprendre à connaître, en dehors du collége, son temps et son pays. L'ignorance, parfois grossière, des usages du monde, n'est que la moindre conséquence de l'absence ou de la suppression de cette vie du dehors. Il est des choses que l'on doit savoir sans les avoir apprises et qui doivent pénétrer en nous avec l'air qu'on respire. L'attachement éclairé au pays, la connaissance des grands faits de son histoire contemporaine, des moins mobiles de nos lois, de nos usages civils, des formes de notre justice, et des garanties les moins fragiles qui protégent nos biens et notre

vie, doivent se faire jour dans un jeune esprit par le seul contact de la famille et du monde. Si l'étude du droit ne succédait fréquemment à l'éducation publique, il faudrait avouer que l'indifférence de beaucoup de familles laisse beaucoup de jeunes gens entrer en étrangers dans leur patrie. Faut-il s'étonner s'il en est tant qui, toute leur vie, s'y conduisent en étrangers?

Les études, inévitablement arides du collége, doivent être en tous sens vivifiées et éclairées par la famille. Il faut montrer en action aux enfants, dans les applications industrielles, les sciences dont ils étudient les principes; appeler tous les arts au secours du collége pour éveiller en eux le sentiment du beau et faire pénétrer dans la classe les rayons du musée; ressusciter de notre mieux l'histoire par la vue des monuments, et si nous pouvons donner à l'enfant ce bienfait inestimable, changer quelques-unes de ses vacances en voyages, l'initier à la variété du monde, aux mœurs de nos voisins, à la grandeur de la civilisation qui ne connaît pas de frontières et qui s'exprime librement par le génie divers des nations.

S'il n'est pas donné au plus grand nombre des familles d'assurer à l'enfant ce couronnement d'une éducation libérale, il importe à toutes de veiller à ce que l'étude et l'intelligence sérieuse de

l'histoire le familiarisent avec le genre humain. La famille doit venir, sur un sujet d'une telle importance, en aide à l'éducation publique, la contrôler et, s'il le faut, l'élargir; surtout dans un temps où l'histoire a eu l'honneur d'être comptée parmi les sciences libérales et d'être parcimonieusement mesurée à la jeunesse. Que la famille ne laisse pas déshériter son enfant d'un tel enseignement, et selon l'excellente parole de Montaigne : « Qu'il pratique par le moyen des histoires les grandes âmes des meilleurs siècles. » Que surtout la suite de ces histoires et l'enchaînement de ces siècles s'établissent dans son esprit, et qu'il voie sa génération et lui-même à leur véritable place dans l'échelle des âges.

N'abandonnez pas enfin entièrement au collége le soin d'attirer l'enfant vers les langues modernes. Il ne suffit pas de lui en imposer la grammaire, c'est à vous de lui en ouvrir la littérature et de lui en faciliter l'usage. Toutes les classes sont impuissantes, si vous n'y ajoutez le libre attrait de la lecture et de la pratique. Si vous craignez de surcharger l'esprit de l'enfant par l'étude de plusieurs langues et s'il faut choisir, faites du moins qu'il se sente chez lui en Angleterre. Non-seulement la langue de cette grande nation est celle de Shakspeare, mais ce qui la recommande encore plus

aux gens de bien, Hampden la parlait lorsqu'il défendait, avec ses vingt schellings, la cause du monde civilisé, et il lui en est resté le don heureux de porter partout avec elle le sentiment de la dignité humaine et le respect du droit.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DU RÔLE DE LA FAMILLE DANS L'ÉDUCATION MORALE ET DANS L'ÉDUCATION RELIGIEUSE.

Une famille, qui veut avec raison joindre son influence à celle du collége et intervenir dans l'éducation morale de l'enfant, ne doit pas seulement en être digne, il faut qu'elle s'en rende capable, et elle en devient capable en se faisant aimer. Il n'est point d'autre chemin pour arriver à ce jeune cœur que l'affection et la confiance. S'il ne s'ouvre pas de lui-même, rien n'y pénètre, car la force d'inertie singulière dont les enfants sont doués s'accroît au collége, où il faut savoir souffrir sans se plaindre, se taire sans être convaincu, obéir sans céder. L'épreuve continuelle, à laquelle le

collége soumet la volonté toujours tendue de l'enfant, ses inévitables ennuis et ses plaisirs monotones, tout vient d'ailleurs en aide au mouvement de la nature pour rendre la famille aimable à ses yeux. La maison paternelle, dont l'entrée est déjà une récompense, est pour lui un lieu de repos et de liberté relative; il est aisé de la peupler d'images charmantes et d'en faire un lieu de délices. C'est un des plus précieux avantages de l'éducation publique que de détourner de la famille toutes les amertumes de la vie d'écolier, que de l'associer aux idées les plus attrayantes, augmentant ainsi sa puissance naturelle et faisant naître l'occasion d'en bien user.

Cette confiance une fois établie, l'âme de l'enfant vous laissera voir aisément de quel côté elle incline et par où l'équilibre en est menacé. Il ne peut apprendre que de vous les nuances qui séparent la morale du collége de celle du monde, l'insuffisance du droit pour régler seul la conduite humaine, l'existence entre les hommes d'autres rapports que ceux qui subsistent au collége entre des égaux. Mais il est surtout trois choses dont il doit se convaincre à votre école, par l'insistance de vos conseils et par la vivacité de vos exemples : que le monde nous impose le travail plus étroitement que le collége et sous des peines plus dures; que notre

devoir est indépendant de celui d'autrui et ne repose point sur la réciprocité; que la Fortune a une grande influence sur les affaires humaines et une instabilité merveilleuse.

Le préjugé le plus naturel de la première enfance est de voir dans le travail une importune nécessité du jeune âge, dont le temps affranchit l'homme et qui ne pèse point sur la vie des grandes personnes. Cette erreur est lente à se dissiper; souvent elle n'a pas entièrement disparu, lorsque l'enfant, devenu homme, se croit vaguement délivré du travail en sortant du collége. Tout contribue à nourrir sa fausse espérance : ses jours de congé sont en général vos jours de loisir, votre maison et le monde ont un air de fête. Unissant vos plaisirs aux siens et pleins de respect pour sa gaieté insouciante, vous lui cachez le prix qu'ils ont coûté, le travail qui vous a donné, avec le repos, le bonheur de ne rien refuser à votre enfant. Il y a, dans cette conduite, plus de tendresse que de prudence. Écartez de l'enfant les difficultés de la vie, mais donnez-lui-en peu à peu l'intelligence, pour qu'il n'en soit pas un jour accablé, et aussi pour qu'il sente le prix d'en être préservé pendant sa jeunesse. Faites-lui reconnaître l'universelle obligation du travail et ramenez-en souvent sous ses yeux les plus rigoureuses consé-

quences; c'est le plus sûr moyen de lui rendre sa part légère et de la lui faire accepter de grand cœur.

Qu'il vous voie donc plus d'une fois, vous et vos amis, préoccupés du difficile accomplissement de vos devoirs, lassés et cependant poursuivis par le travail et enviant, à juste titre, ses travaux plus doux du collége, qui ne seraient pour vous et pour eux qu'une distraction agréable et l'emploi préféré du loisir. Initiez-le par degrés aux dures pénalités que les lois du monde ont attachées à la négligence du devoir et au relâchement du travail. Qu'il puisse pressentir une différence entre les reproches d'un maître et la déconsidération publique, entre le doigt levé et le sourcil froncé du professeur, et les étrivières de la pauvreté. Comme sa jeune imagination incline aux images riantes et qu'il ne comprend qu'avec peine des nécessités qu'il ignore, déchirez hardiment ce côté du voile qui lui cache le monde, et qu'il y voie régner le travail, depuis les labeurs de l'ambition légitime, dans les professions libérales, jusqu'à la marche pénible du commerçant vers l'aisance, jusqu'à la lutte quotidienne de l'artisan contre la faim. Ce grand et sévère spectacle lui inspirera une plus juste appréciation de ses propres misères; il sera moins éloigné de reconnaître dans les lettres, non plus le fardeau

de l'enfance, mais le luxe de l'humanité et l'ornement de la vie.

Et gardez-vous, en même temps, de lui laisser ignorer que l'effet du travail accepté avec courage et du devoir religieusement rempli n'est pas toujours heureux. Réservez pour son adolescence ces leçons trop cruelles pour un cœur bien né, mais qu'il n'entre pas dans le monde sans les avoir reçues et comprises. Il faut lui faire entrevoir, avec une lumière ménagée et toujours croissante, l'activité stérile de beaucoup d'hommes, l'honnêteté infortunée de beaucoup d'autres, l'impuissance et parfois le ridicule des revendications les plus légitimes. Ne croyez pas l'instruire de ces vérités nécessaires par de vaines paroles ou par de froids exemples; il n'est pas à cet âge d'idées fortes sans images vives. Qu'il secoure avec vous les pauvres et s'habitue à les connaître aussi bien qu'à les compter. Dirigez-le de préférence vers les vétérans de l'atelier et de la charrue, pour mêler la réflexion à la charité et la leçon au bienfait. Multipliez cet enseignement, et n'en craignez pas l'influence : c'est aux âmes les plus généreuses que vous aurez le plus de peine à persuader que les dieux ne sont pas tenus d'être du même parti que Caton.

Tempérez à propos l'abattement qui pourrait naître du sentiment trop profond de ces réalités

par la connaissance de ce que peut et de ce que ne peut pas la Fortune. L'ordre artificiel du collége n'est que par exception et par intervalle celui du monde, où tout semble sans cesse s'écrouler et se refaire. Celui qui doit naviguer sur cette mer doit en avoir vu de loin les tempêtes ; mais il faut aussi qu'il ait mesuré la puissance des flots et les sache incapables d'emporter le rivage. Votre enfant saura ce qui appartient à la Fortune et s'en détachera par avance, atténuant des déchirements auxquels nulle âme humaine ne peut complétement échapper. Le grand nombre de choses atteintes par la Fortune lui fera voir le haut prix des biens qu'elle est condamnée à respecter. Il mettra donc à leur place, c'est-à-dire au-dessus de tout le reste, comme d'inaliénables et consolantes richesses, les jouissances de la pensée, la satisfaction de la conscience, et surtout l'honneur, qui soutient la faiblesse humaine et qui produit si souvent les mêmes effets que la vertu.

Au milieu de ces enseignements, relevez ou contenez ce jeune esprit, selon qu'il s'exalte ou se décourage, et quant à l'orgueil, compagnon de l'intelligence précoce, et nourri par les succès du collége, ne l'attaquez jamais de front : c'est en accroître les forces que de l'obliger à se contraindre avant de l'avoir convaincu de son néant. Vous

détruirez sans retour et sans affectation cet orgueil, mêlé de naïveté, en rapprochant l'enfant d'esprits qui lui soient de beaucoup supérieurs, et qui lui apprennent indirectement à se mesurer. Vainqueur de ses égaux au collége, et trop souvent plus cultivé que sa famille, l'enfant doit être instruit pour son bien des véritables proportions de la science et des étroites limites où sont contenues ses études enfantines et sa supériorité relative. Il reviendra d'autant plus modeste de ces épreuves qu'elles ne sembleront point préparées pour humilier son orgueil, mais simplement amenées par le hasard et par le commerce de la vie. N'en tirez aucune leçon; laissez se faire d'elle-même une comparaison dont la modestie doit sortir.

Enfin, quoiqu'il soit bien doux de redevenir jeune, et que les grâces naïves de l'enfant donnent souvent la tentation de recommencer avec lui la vie, ne vous faites point son camarade, n'exigez pas en toute chose sa confiance, ne vous abandonnez pas en tout à sa familiarité. Vous auriez à le regretter un jour, lorsque, voulant inutilement ressaisir une autorité devenue nécessaire, vous ne pourriez plus l'appuyer sur le respect. C'est en vain que la mode est venue parmi nous d'attacher a ces deux mots d'autorité et de respect une sorte de pouvoir magique, et de revendiquer pour eux

une sorte de sainteté, indépendamment des choses et des hommes qui prétendent au respect et à l'autorité. L'autorité qui ne procède point de la supériorité morale et de la persuasion n'est qu'une violence, et le respect de ce qui n'est point respectable n'est qu'une hypocrisie. Si les hommes se plaisent parfois à l'oublier, ou croient de leur intérêt de ne pas s'en souvenir, ils ne doivent pas supposer aux enfants tant d'indulgence ou tant de politique. Demeurez donc persuadé que le seul moyen d'avoir sur eux de l'autorité et de leur inspirer du respect, c'est de ne point cesser un seul instant de leur en paraître digne.

L'impossibilité ou la ruine d'un grand nombre d'éducations morales n'a guère d'autre cause, et, sans cesser de désirer que le père prenne une part active et bienfaisante à cette éducation, il faut souvent s'estimer heureux s'il ne détruit pas l'œuvre du collége et l'influence morale de la grande littérature par le relâchement de sa vie et de ses maximes. Est-il au monde une preuve plus triste d'inintelligence et de grossièreté que cette interprétation étroite qui applique seulement à la pureté des mœurs la belle maxime antique : *Maxima debetur puero reverentia?* Il n'est que trop de pères qui croient leur devoir rempli lorsqu'ils prennent soin de purifier leur langage devant un enfant et

de lui dérober leurs plaisirs. Mais ce sont pour eux les dernières extrémités de l'empire sur soi-même et du respect qu'on doit à l'enfant. Ils ne s'aperçoivent plus de sa présence lorsqu'ils se félicitent de leurs gains illégitimes, de leurs intrigues intéressées, de l'heureux succès de leurs basses avidités. Ils étalent devant lui leurs affaires, pires que leurs débauches.

Négociants, qui précipitez la fortune par des voies obliques, hommes d'affaires, qui vivez de la fraude, hommes de loi, qui vendez la justice à l'intérêt, à l'ambition, ou à la seule passion de servir, et qui, cédant tous à un reste d'humanité, et voulant avoir des enfants meilleurs que vous, trouvez à peine assez morale l'éducation du collége, ne la détruisez pas en laissant deviner à vos fils ce que vous êtes; qu'ils hésitent entre le bruit public et l'habituelle probité de vos paroles; tâchez de paraître honnêtes un jour par semaine, et choisissez le jour où ils se trouvent près de vous. Qu'ils vous ignorent afin de vous respecter. S'ils vous connaissent, il ne suffira point pour vous estimer qu'ils vous ressemblent, et leur dépravation ne vous sauvera pas de leur jugement. Qu'ils résistent à votre exemple ou qu'ils y succombent, l'effet sera le même. Ou ils vous mépriseront sans vous imiter, ou ils vous imiteront en vous méprisant. Quoi

qu'il arrive, vous n'échapperez pas à la plus vive douleur qui puisse atteindre l'homme en ce monde, et vous vivrez assez pour voir vos enfants rougir de vous. Contraignez-vous donc devant eux, et dérobez-leur votre conscience. C'est une fâcheuse contrainte que celle qui fait du foyer domestique un théâtre, et de la vie de famille une étude; mais cette contrainte vous est due : quelle différence y aurait-il entre vous et les honnêtes gens si vous pouviez parler à cœur ouvert devant ceux dont vous recherchez l'estime ?

Si l'exemple de la famille est nécessaire à une bonne éducation morale, l'éducation religieuse n'existe pas sans l'exemple de la famille. Il était réservé à ce siècle et à ce pays de voir des familles faire élever scrupuleusement leurs enfants dans des croyances qu'elles ne partagent point, et dans des pratiques qu'elles délaissent. Qui ne connaît l'effet de cette conduite ? L'enfant, abandonné à lui-même et à de vaines formules, n'a pour la religion des sentiments d'aucun genre. Il ne la suit ni ne la repousse, à moins que des exigences maladroites n'aient mêlé l'aversion à l'ennui. Le collége évite en général cet écueil, et n'oppose ni ne prépare aucune difficulté à l'éducation religieuse.

Mais il ne peut que la faciliter, et c'est à la famille qu'il appartient de la faire. Est-ce à elle de

s'en plaindre, si elle y attache quelque importance, si elle n'en fait point un jeu coupable, ou une insignifiante concession à la coutume ? C'est respecter le droit d'une famille pieuse, et c'est lui ménager un grand bonheur en même temps que l'accomplissement d'un grand devoir, que de confier à sa sollicitude l'éducation religieuse de l'enfant. Les meilleures intentions ne suffisent pas pour le succès dans cette tâche délicate ; une piété éclairée et une certaine connaissance de la nature enfantine en sont les conditions premières. Il se peut que l'enfant soit incapable de croyances religieuses, et que cette disposition intérieure que la doctrine catholique appelle la *grâce* lui fasse défaut. Ne faites point, dans ce cas, une violence inutile à sa nature; veillez à son éducation morale, et ne désespérez pas de le voir un jour honnête homme. Les personnes les plus pieuses n'ont qu'à s'examiner un instant pour convenir qu'elles connaissent et respectent plus d'un honnête incrédule dans le monde, et c'est aux mêmes personnes que nous demanderons si la foi la plus imperturbable est un signe certain de l'honnêteté. Rien n'est décidé d'ailleurs sur l'état religieux de l'âme humaine tant que l'homme est vivant, et surtout tant que la religion ne lui est pas suspecte et n'a pas menacé la liberté de sa conscience.

Pour l'enfant qui s'abandonne à la piété de la famille, et qui montre une âme naturellement religieuse, n'oubliez pas en la cultivant que c'est l'âme d'un enfant, que certains aspects sévères de la religion doivent être réservés à son regard plus ferme, qu'il y sera conduit par les plus doux sentiments du cœur, par les images les plus riantes, et surtout par la souple étreinte de la piété maternelle. Associez en lui les idées religieuses à la charité, à l'amour de ceux qui souffrent, au respect de la faiblesse. Le Christ sur la croix parle éloquemment à l'enfance, toujours ennemie des oppresseurs parce qu'elle redoute d'être opprimée. La mère du Christ gagne aisément le cœur de ces enfants à peine échappés des bras de leur mère ; et le paradis est une douce pâture pour ces imaginations infatigables et charmantes, que la vie n'a point déshabituées de concevoir et de désirer.

Dans ce premier âge, la piété de l'enfant ne peut être diminuée que par des circonstances secondaires qu'il faut éviter avec soin : l'ennui des cérémonies trop longues, ou une injuste sévérité. Mais à mesure qu'il grandit et que son esprit est plus cultivé, il faut donner à la religion toutes ses forces, et surtout l'attrait de la science et du talent chez ceux qui l'enseignent. N'oubliez pas que cette jeune intelligence, curieuse, sollicitée par les plus

intéressantes études, habituée aux meilleures façons d'instruire et de prouver, est plus exigeante envers ses guides de tout genre qu'elle ne le sera plus tard au milieu de la vie et des passions. Aucun don de la nature, aucune culture n'est inutile à un homme chargé d'enseigner et de faire goûter la religion à la jeunesse. Il faut beaucoup de science, beaucoup de présence d'esprit, un grand bon sens, une douceur exquise, sans faiblesse et sans flatterie. Rien n'est plus suspect aux enfants que des témoignages exagérés d'intérêt et de tendresse. Quant à la déclamation, elle ramène souvent à la religion les hommes, parce qu'elle remue en eux les sentiments violents que la vie alimente; elle en éloigne les écoliers, dont l'esprit est éveillé, et dont le cœur est tranquille.

Enfin, faites porter à la religion ses meilleurs fruits: que l'âme où vous l'aurez nourrie, au milieu du feu des études et de l'éveil des passions, soit reconnaissable entre toutes à la douceur particulière et à la sérénité de sa vertu; qu'elle ignore la haine, et qu'elle aime toujours Dieu dans les hommes. Affermissez sa piété dans la justice, et ornez-la de tolérance. Qu'elle soit émue par les arts, élevée par la science, civilisée par les lettres; qu'elle s'éprenne de toutes les nobles créations de l'esprit humain, et ne désavoue aucune partie de

cet héritage auquel l'ont appelée ses maîtres, sa famille, son pays, et Dieu lui-même; que la raison lui soit chère, et qu'elle réponde à ses détracteurs par cette question d'un sage : « Où trouver un abri tutélaire après avoir outragé la majesté de la raison ? »

CHAPITRE TROISIÈME.

DU RÔLE DE LA FAMILLE DANS L'ÉDUCATION DU CARACTÈRE ET DANS L'ÉDUCATION DU CORPS.

Le caractère est ce qui met le plus de différence entre les hommes; sa puissante influence les rend heureux ou malheureux, les fait rechercher ou fuir par leurs semblables, indépendamment des forces de leur esprit, des qualités de leur cœur, des vicissitudes de leur fortune. Bien que ce soit la part de la nature dans notre destinée, et que la main de la nécessité n'ait point sur nous de plus forte prise, il faut reconnaître, à la gloire de l'homme, qu'il y a une éducation du caractère. Cette cause première de nos actions est elle-même soumise à l'influence d'autres causes; elle est modifiée par l'habitude

et par les sentiments de ceux qui nous entourent, surtout dans les premiers temps de notre vie.

Sans porter atteinte à l'ineffaçable variété que la nature a mise entre les hommes, la vie du collége développe en général dans le caractère des enfants les éléments de force et d'indépendance. Chargés d'assurer eux-mêmes leur liberté et leur repos, ils savent que le défaut d'énergie entraîne la perte de l'égalité. Leur force s'accroît encore dans l'obéissance volontaire à la discipline, ou dans les luttes inégales qui naissent du désir d'y échapper. Enfin, l'absence d'une protection particulière, la nécessité de se suffire dans les difficultés comme dans le train ordinaire de la vie d'écolier, sont d'excellentes préparations à la fermeté virile.

Mais dans l'éducation du caractère, comme dans tout le reste, le collége fait trop pencher la balance de ce côté, si l'intervention de la famille ne maintient pas l'équilibre. L'enfant devient impérieux et surtout exigeant envers et contre tous. Il exige beaucoup de ses maîtres, beaucoup de ses égaux, trop de ses inférieurs. Juge sévère d'une classe mal faite, critique impatient des défauts de ses camarades, il est impossible à satisfaire par les soins de ceux qui le nourrissent et de ceux qui le servent.

Et cette universelle exigence est accompagnée d'une impolitesse naturelle contre laquelle les punitions et les remontrances ne sauraient prévaloir, et qui attend pour disparaître le contact de la famille et du monde.

Apprendre à l'enfant à supporter avec douceur les défauts d'autrui par la conscience toujours présente de ses propres défauts et par une vue élevée de l'imperfection humaine, voilà le devoir de la famille. Elle le remplira sans peine en faisant découvrir à l'enfant, par des exemples plutôt que par des paroles, la cause ordinairement excusable des défauts du prochain. Chez celui-ci, des malheurs immérités ont accru la défiance et l'inquiétude d'esprit; cet autre a reçu d'une trop longue prospérité un contentement importun de lui-même, ou du commerce des gens d'esprit une prétention peu justifiée à leur ressembler, ou d'une vie intéressante l'habitude des longs récits, ou d'une expérience chèrement acquise l'abus des maximes et une pesante sagesse. Ce n'est pas celui qui comprend le mieux les défauts des hommes qui manque d'indulgence, mais celui qui connaît assez mal l'humanité pour en être surpris et pour s'en plaindre. Étendez sur les serviteurs l'expérience et l'indulgence de l'écolier; qu'il rougisse de les vouloir meilleurs qu'il n'est lui-même, et d'exiger

d'hommes sans culture des qualités que la culture n'a pu lui donner.

Il excusera et supportera mieux encore les défauts des hommes, si vous l'habituez à les comparer à leurs mérites, à établir entre ces mérites et ces défauts une sorte de balance et à se demander s'il vaut mieux que ces hommes soient tels qu'ils sont ou qu'ils ne soient pas, car ce sont les deux faces de leur être et de la condition humaine. Plusieurs études de ce genre l'étonneront en lui apprenant qu'on perd beaucoup et qu'on commet une grande injustice en s'éloignant de certains hommes pour certains défauts; qu'il en est de très-importuns qui sont le signe de l'honnêteté et que les méchants n'ont pas la naïveté de garder; que l'art suprême des honnêtes gens, aussi bien que leur devoir, est de se deviner à travers leurs défauts et de se prendre en patience les uns les autres.

Cependant le véritable chemin de la patience et de la douceur, c'est la ferme persuasion du peu d'importance des sujets qui font perdre ordinairement aux hommes ces biens de l'âme et ces agréments de la vie. On s'irrite contre des accidents passagers mais fréquents et inévitables, contre des défauts légers, mais dont l'effet est continuel, si bien qu'une impatience, sans cesse renaissante et toujours inutile, nous fatigue sans profit et dissipe

notre paix intérieure. Ce ne sont pas ces incidents misérables et ces imperfections d'autrui qui s'élèvent jusqu'à nous, c'est nous qui nous plaisons à y descendre et à y laisser périr notre repos.

Un ancien a sagement remarqué que nos occupations journalières nous paraissent importantes, prises à part et en leur temps, mais qu'ensemble et de loin, elles se confondent dans l'insignifiance et que le regard glisse sur elles, pour s'arrêter à une ou deux actions importantes. Il en est ainsi de nos impatiences et de nos courts engagements contre les défauts d'autrui. Nous en sommes occupés et troublés en leur temps; si plus tard nous les cherchons des yeux, tout s'est évanoui ou plutôt tout s'est confondu dans le souvenir indéterminé de nos ennuis.

La politesse est la forme élégante de cette patience et de cette douceur, que nous nous devons mutuellement dans le monde. L'honneur, « qui est dans l'ordre moral, selon la juste remarque d'un écrivain, ce que le sentiment de notre conservation est dans l'ordre physique » a lui-même la politesse pour enveloppe et pour sauvegarde. Elle répand autour de nous une atmosphère protectrice, qui fait obstacle aux violences d'autrui et à nos propres emportements. Il faut, pour la rompre et pour la traverser, nous défaire de l'habitude et le

vouloir avec résolution; il faut des efforts qui augmentent les chances de la réflexion et du maintien de la paix parmi les hommes. Que de fois la politesse nous a sauvés d'autrui et de nous-mêmes, en enchaînant, par la coutume et par la douce nécessité de ses usages, ce qu'il y a de despotique et de violent au fond de tous les cœurs !

Vous ferez sentir à l'écolier l'utilité et la beauté de la politesse, en lui montrant qu'elle ne sert pas seulement à orner les salons, mais à pacifier la société, à ennoblir la vie publique et les pratiques de la liberté. La contradiction, qui en est l'âme, vit surtout de politesse, et c'est dans le respect de la dignité humaine qu'est son principe et sa force. Une discussion polie, sur des sujets graves, est le plus beau témoignage que puisse rendre d'elle-même la civilisation d'un peuple libre.

C'est parce que la politesse naît du sentiment de la dignité humaine et doit partout la respecter, qu'elle doit être égale pour tous et reconnaître, à travers toutes les altérations, l'image de l'humanité. Est-il un art plus odieux que celui de nuancer la politesse et que de la dispenser selon le rang ou la fortune? Il y a peu de noblesse à se montrer plus poli envers ceux dont on espère ou dont on craint quelque chose, qu'envers ceux qui ont quelque chose à craindre ou à espérer de nous. C'est à

ce lâche calcul que se réduisent pourtant ces gradations savantes qu'un esprit éclairé dédaigne, que condamne un cœur juste. A qui ne doit-on pas la politesse ? On la doit à ceux qu'on blâme, à ceux mêmes qu'on frappe au nom de la loi. Jeffries, qui outrageait des innocents en les envoyant à la mort, n'eût pas été moins digne d'horreur s'il eût insulté des coupables, et la postérité de Jeffries, qui n'est jamais entièrement éteinte, est la honte de l'espèce humaine.

Attendez cependant, pour exiger de l'enfant la politesse, qu'il soit capable d'en comprendre le sens et la dignité. Une politesse prématurée que parfois le collége produit, par l'attrait du contraste, chez des enfants pressés de ressembler à des hommes, n'est pas seulement très-ridicule, elle est dangereuse, parce que ces enfants, satisfaits d'eux-mêmes, ne s'élèveront jamais jusqu'au sentiment de la véritable politesse. De tous les enfants prodiges, chez qui la sotte et cruelle vanité des familles fait périr le fruit dans sa fleur, l'enfant prématurément poli n'est pas le moins digne de pitié.

Un autre défaut de discernement porte souvent la famille à attaquer de front la timidité de l'enfant et à vouloir l'en dépouiller par force. C'est l'œuvre du temps et il n'est pas bon de la précipiter. Cette hâte d'ailleurs n'est pas sans péril, et, en confon-

dant deux causes bien différentes de la timidité de la jeunesse, on augmente trop souvent ce qu'on veut détruire. Il est une timidité charmante, fille d'une modestie sincère, qui vient du respect d'autrui et d'une conscience exagérée de notre propre faiblesse, et qui communique à toutes les actions et à toutes les paroles de celui qu'elle possède, une inquiétude pleine de grâce. Il est une autre timidité qui naît d'un orgueil soupçonneux et d'un soin exagéré de notre propre dignité. On redoute d'être mal compris et mal jugé; on se garde de donner prise à l'opinion d'autrui et l'on se tait par orgueil comme d'autres parlent par vanité. Aucune de ces timidités n'est dangereuse, si on n'y mêle point en les combattant le découragement ou l'amertume, si on les livre avec douceur aux effets de l'expérience et du temps.

La famille doit être convaincue que l'éducation du corps lui revient presque entièrement par droit de déshérence, et que pour aucune chose son intervention n'est plus nécessaire. Il n'est point d'exercice assez attrayant et assez prolongé pour rétablir l'équilibre dans ces jeunes corps, lassés par l'immobilité la plus contraire à la nature, énervés par l'effort continuel de l'esprit. Les soins des parents et des maîtres viennent trop tard et s'épuisent dans un cercle vicieux, lorsque l'enfant,

abandonné à de mauvaises habitudes, n'a plus de goût pour les exercices qui seuls pourraient le guérir et qui seuls auraient pu le préserver. L'inertie physique et l'ennui, voilà les véritables corrupteurs de notre jeunesse pour laquelle n'existent pas les excitations auxquelles cédait la jeunesse de la Grèce et de Rome; voilà les tristes causes qui flétrissent la santé et l'imagination de tant d'enfants, qui leur enlèvent par avance le désir de vivre et la force d'aimer.

Le plus naturel des exercices, la marche, semble cultivé au collége, si l'on en croit les longues promenades; mais on oublie trop que la marche, sans un but attrayant et changeant à propos, n'est qu'un travail pour l'enfance. Aller régulièrement au même endroit et par le même chemin, en revenir à heure prévue, après une station d'une longueur déterminée, est si peu un plaisir, que les écoliers s'en dispensent volontiers pour faire une lecture intéressante, et balancent entre la promenade et la *retenue*. Une promenade d'enfants doit être ce qu'on appelle une partie de campagne, et la famille doit y pourvoir, à défaut du collége. Il n'est pas de bois trop impraticables, de chemins trop escarpés, de ferme trop lointaine pour épuiser la vigueur d'un écolier, qui court vers un lieu qui lui plaît, en compagnie de gens qui lui plaisent.

Les meilleures vacances se passent donc dans le plus beau pays et surtout dans le plus sauvage. Que le collége, que la ville, que la contrainte soient oubliés et fassent place au grand air, aux longues courses et surtout à la liberté, sans laquelle il n'est au monde personne d'heureux ni rien d'aimable. Pas de souci du costume, pas de reproche importun sur la toilette, nul regret des vêtements gâtés ou déchirés; recherchez ceux qui ne peuvent ni se perdre ni se regretter. N'empoisonnez pas, enfin, les délices de la vie de campagne par les tourments de la vie de château. L'enfant trouverait moins tristes encore les murs du collége, autour desquels ne viennent pas errer les tentations de la nature et l'image de la liberté.

Veillez, au collége et hors du collége, à la régularité des bains froids, et que l'enfant connaisse aussi bien le chemin de la rivière que celui de la classe; mais n'oubliez pas, en même temps, que plus tôt l'enfant saura nager, plus il aimera ces bains et moins il en perdra l'habitude. Il y a, dans le plaisir de se sentir soutenu sur l'eau et de s'y mouvoir, un attrait naturel auquel tous les enfants sont sensibles, quand la contrainte ne le détruit pas et quand l'émulation l'augmente. Nager pour la première fois ressemble à la conquête d'un sens nouveau. C'est en effet la source de nouveaux plaisirs,

qui doivent être, comme tous les autres, accrus encore par la liberté. Quand l'enfant sait nager et se sent sûr de lui-même, l'enceinte du bain lui pèse et fait languir son délassement. C'est à la famille de lui donner cette liberté, en la rendant inoffensive. Nager au grand soleil, suivre un bateau, se chercher et se fuir les uns les autres, aborder dans une île, sortir de l'eau pour s'y replonger, rafraîchit un jeune sang et accroît, avec la vigueur, l'appétit et le sommeil.

L'escrime peut être salutaire, si on ne laisse point se fortifier dans l'esprit de l'enfant les idées de lutte et de domination qui trop souvent l'accompagnent. Elle excelle d'ailleurs à développer le corps et à l'embellir, elle le munit de vigueur et de souplesse; par l'image constante du danger, par l'habitude de braver le fer toujours prêt à frapper, elle peut inspirer le mépris de la mort qui est d'un grand secours pour bien vivre. Il est aussi trop vrai que, malgré l'effort des législateurs, le duel peut être imposé au plus sage par des injures que l'honneur ne peut souffrir et que la loi paraît à tort impuissante à réparer.

Il n'est pourtant aucune injure qui soit au-dessus ou au-dessous de la loi dans une société bien ordonnée, et nos heureux voisins ne rougissent point de lui soumettre tous les jours des griefs

qui parmi nous ne relèvent que de l'épée. Tant que nos mœurs seront ainsi moins civilisées que nos lois, nous ferons bien de ménager à nos enfants le moyen de sauvegarder leur dignité; mais plus ils seront capables de la défendre, plus nous devons leur apprendre à respecter la dignité d'autrui. Appliquons-nous donc à les rendre d'autant plus justes et d'autant plus polis qu'ils seront moins désarmés devant l'injustice et devant l'insolence.

Il est un autre exercice qui est remis entièrement à la famille et dont elle méconnaît trop souvent l'importance. L'équitation est un des plus naturels, des plus salutaires et des plus utiles plaisirs qui puissent balancer l'effet du travail intellectuel et combattre l'amollissement du corps. On ne peut guère louer le cheval après Buffon, mais il n'a lui-même exprimé qu'incomplétement l'excellence naturelle de cette noble créature, quand elle n'est pas dégradée par un travail excessif ou par les soins ridicules qui prétendent souvent à l'embellir.

Tout est délicieux et profitable dans l'usage intelligent du cheval. Il vous élève à quelques pieds de terre et donne plus d'espace à vos yeux et à votre pensée; son mouvement, qui se confond avec le vôtre, vous échauffe, vous anime, donne au sang

un cours plus rapide et augmente le sentiment de la vie. Si vous pressez sa course, la vive succession des images et le changement précipité des lieux deviennent, dans un beau pays, une source de ravissements, purs de toute fatigue. Si vous le laissez marcher à sa guise, dans le silence d'un bois, vous connaîtrez le charme de méditer à votre aise, bercé par son allure tranquille et par le son régulier de ses pas.

Deux choses (outre le danger que s'exagère la tendresse maternelle et que peuvent écarter les précautions les plus simples) éloignent trop souvent la famille de donner à l'enfant l'habitude et le goût du cheval : la crainte de développer en lui le goût du luxe et des amusements ruineux, la crainte surtout de l'engager dans la société d'une folle et prodigue jeunesse. On s'exagère le premier péril, en ne séparant pas de l'usage du cheval des idées de luxe et de dépense qui n'en sont nullement inséparables, en oubliant aussi que ce qui est coûteux à Paris ne l'est pas dans la province. La seconde appréhension est malheureusement plus justifiée, mais elle peut être rendue vaine aisément. Il est trop vrai que les mœurs ont fait de l'usage des chevaux le privilége ordinaire de la partie la moins estimable de la jeunesse, et une sorte de complément de l'ignorance, de la débauche et de

la fatuité. C'est cependant prendre l'effet pour la cause que d'en accuser les chevaux. S'ils hantent seulement les promenades à la mode, tournant au bout de vingt pas sur eux-mêmes pour refaire le même chemin; s'ils piaffent sans avancer et étalent de préférence leurs grâces prétentieuses autour de la voiture des femmes faciles et vénales, ne leur attribuez pas à eux-mêmes ce mauvais goût, ces mauvais penchants et ces ridicules. Ce ne sont pas les chevaux qui font des sots et des fats; c'est la fréquentation des sots et des fats qui compromet les chevaux.

Faites fuir à l'écolier, par l'attrait des plus charmantes promenades et surtout par la poursuite d'un but agréable, ce spectacle affligeant de la sottise humaine, corrompant les bienfaits de la nature. Qu'il ne soit point de l'école de Néron, qui aimait, lui aussi, les chars et les chevaux; qu'il les aime en honnête homme et en homme intelligent. Mieux vaut encore avoir pour modèle le jeune paysan qui galope sans selle et sans bride, secoué par le dur serviteur de la charrue. Peu importe qu'il soit un cavalier élégant s'il est inébranlable et infatigable; peu importe qu'il ne sache pas tenir délicatement sa cravache, si en cas de besoin et en un jour de danger il n'est pas embarrassé par son sabre.

Nous voudrions aussi (comment oser le dire, après tant de contradictions impérieuses et méprisantes?) que l'on profitât de l'instinct et de l'ingénieuse activité qui se remarquent chez l'enfant, pour lui donner, en l'amusant, non pas un métier, mais les éléments d'un art manuel qu'il pût à son gré développer ou délaisser plus tard. Le plaisir vif et sincère qu'il éprouve s'il a fait lui-même un de ses jouets ou s'il l'a réparé, est un avertissement de la nature qu'il est sage de comprendre et de suivre. Ce n'est pas seulement l'art du menuisier qui, selon la juste observation de Rousseau, attire l'enfant et ne lui disconvient pas. L'art du tourneur, celui du graveur, vingt autres, exercent ingénieusement et utilement ses mains enfantines et le préparent aux sentiments qu'il doit avoir un jour envers ceux de ses semblables qui vivent du travail des mains. Une petite imprimerie est à sa place parmi les jouets de l'enfant, et lui donne, avec quelques notions du plus noble des travaux manuels, un utile pressentiment de la puissance et de la dignité de la pensée.

LIVRE TROISIÈME.

—

LES PALLIATIFS

CHAPITRE UNIQUE.

DE QUELQUES MOYENS D'ATTÉNUER, DANS L'ÉDUCATION PUBLIQUE, LES EFFETS DE L'ABSENCE DE LA FAMILLE.

Le gouvernement de soi-même n'est pas seulement le signe et le bienfait d'une haute civilisation : c'est le chemin de toutes les améliorations efficaces et durables dans la condition de l'homme et dans l'état des sociétés. Une confiance superstitieuse et mal justifiée dans la puissance sociale et dans l'efficacité des lois est un des plus grands fléaux qui puissent atteindre un peuple. Se croire dispensé de l'effort individuel et tout attendre de la force commune, s'abandonner chacun de son côté à la routine, en espérant tous ensemble je ne sais quelle régénération soudaine et complète, voir

l'idéal de la vie humaine et de la civilisation dans la découverte imminente d'ingénieux mécanismes qui, chargés également de nos devoirs et de nos affaires, nous dispenseraient de lutter, de changer, de nous rendre meilleurs, c'est-à-dire d'être des hommes; sont-ce là des idées élevées et généreuses, dignes d'être encouragées par d'attrayants systèmes? Irons-nous, en cherchant à suppléer à l'absence de la famille dans l'éducation publique, donner de nouveaux prétextes à l'oisiveté contente d'elle-même, et confiante dans la sagesse d'autrui?

« Que chacun, disait à un jeune conspirateur un vieillard spirituel et sensé, que chacun, dans son humble sphère, essaye à devenir meilleur, et à rendre meilleurs ceux qui l'entourent : là, et là seulement, gît la pierre angulaire de la régénération future. Pour moi, mon cher ami, quand, dans la première boutique où je puis entrer, on ne me demandera que le juste prix, ou à peu près, de l'article que je désire acheter, je regarderai mon pays comme ayant fait une plus importante conquête que s'il s'était donné toutes les institutions de Sparte et celles d'Athènes par-dessus le marché[1]. » Que toutes les familles, capables d'intervenir dans

1. Lorenzo Benoni.

l'éducation de leurs enfants, comprennent leurs devoirs et les remplissent, et l'on entendra moins parler de réformes dans l'éducation. Elles se feraient à leur heure et comme d'elles-mêmes; elles sortiraient de l'expérience, de la nécessité, de l'initiative individuelle, plus sages, et surtout plus durables que celles qu'improvise le caprice des pouvoirs publics, ou que suggère le vague mécontentement de l'opinion.

N'y a-t-il cependant rien à faire en faveur de ces enfants auxquels la mort, l'éloignement ou le défaut de culture enlèvent l'appui de leur famille ? C'est envers ceux qui lui sont abandonnés sans réserve que l'éducation publique a les plus grands devoirs à remplir; c'est pour eux surtout qu'elle doit tendre au bien d'un effort continuel, rechercher les bons conseils, et poursuivre des améliorations qui sont indispensables à quelques-uns, qui seront profitables à tous.

Qu'on se garde cependant de céder aveuglément, dans ces réformes, à l'inexpérience de l'opinion, et qu'on cherche plutôt à l'éclairer qu'à lui complaire. Donner à l'étude de l'antiquité dans les colléges plus d'intelligence et plus de profondeur, en bannir un stérile esprit d'imitation, en tempérer l'influence sur l'esprit de l'enfant par l'étude du monde moderne, voilà ce que l'éducation publique devait

faire d'elle-même, sans attendre une impulsion étrangère. Mais il y a plus de faiblesse que d'habileté à restreindre cette magnifique étude, à la faire hâtivement traverser par l'écolier, pour le jeter avant le temps dans les connaissances utiles, et pour l'enfermer dans les régions les moins élevées de la science.

La fondation des États, les premières recherches philosophiques, les premiers essais de la politique, les hasards des plus grandes guerres, deux admirables littératures, tel est le spectacle qu'offre l'antiquité au jeune homme qui vient y puiser la science des choses humaines. Tous y gagnent quelque chose, même à leur insu; ceux que des calculs de famille, que l'approche prématurée de certains examens sèvrent trop tôt de cette étude, font une perte irréparable. Il y a en eux moins de force et de virilité; ils sont plus facilement étonnés par les hasards et déconcertés par les revers. Les idées de loi, de patrie, de devoir, leur sont moins familières, soit qu'elles n'éveillent pas en eux de grands souvenirs, soit plutôt qu'il leur manque cette fréquentation des grands esprits et des grands cœurs qui rend l'âme plus accessible aux nobles pensées.

Comment l'éducation publique a-t-elle réussi à mettre l'opinion en défiance contre une telle étude,

à la faire considérer par beaucoup de personnes comme inutile, par quelques-unes comme dangereuse? Par deux erreurs graves, mais aisément réparables.

C'est d'abord de n'entendre par étude de l'antiquité que l'étude des langues anciennes. Du moyen on a fait la fin, et la connaissance approfondie de ces langues est devenue le seul but de dix années d'étude. Comme ce but même n'est pas atteint, ce n'est pas sans fondement qu'on accuse l'éducation publique de faire perdre son temps à la jeunesse. L'erreur des méthodes correspond à la chimère et à la vanité de l'objet qu'on se propose. Le discours latin, les vers latins, cette pompe vide, ne contribuent pas seulement à faire prendre en mépris au public les occupations de la jeunesse et l'étude de l'antiquité, qui couvre de son nom ces stériles amusements de la mémoire et de la patience; on ne peut se dissimuler que l'explication étendue des chefs-d'œuvre antiques, que leur interprétation littérale et élégante, que leur commentaire surtout, qui devrait les embrasser tout entiers, les pénétrer à fond, en rendre raison à la jeunesse et les faire admirer avec une pleine lumière, se trouvent restreints et réduits par l'inintelligente et impuissante imitation de leur forme, par la prétentieuse et disparate reproduction de leur langage, semé

par lambeaux dans ces tissus de plagiats où se complaisent trop souvent la puérile vanité de l'écolier et le lourd pédantisme du maître.

Il est remarquable d'ailleurs que la prééminence dans ce genre d'exercices n'est nullement, au collége, un signe d'intelligence et de jugement, et, ce qui est plus instructif encore, l'antiquité n'y est pas le mieux connue par ceux même qui savent le plus servilement l'imiter. Les livres, où les plus intelligents de leurs camarades ont d'eux-mêmes compris et goûté la majesté de Tite Live, la sombre grandeur de Tacite, la tendre élégance de Virgile, ne sont pour ces infatigables imitateurs, destinés à s'éteindre au sortir du collége et à y briller, que des recueils de périodes et de formules, utiles à consulter pour les succès de concours. Au collége même, leurs épreuves commencent par leur inévitable infériorité dans toutes les matières qui réclament autre chose que la mémoire et la patience, qui veulent être comprises plutôt qu'imitées. Que l'étude des littératures antiques soit, dans les colléges, l'étude de la pensée des anciens, comme l'histoire est l'étude de leurs actions; qu'elle gagne, en étendue et en profondeur, tout le temps qu'on peut arracher à ces imitations vaines; que ces œuvres admirables deviennent familières aux écoliers, sans cesser d'être respec-

tées; ils les comprendront d'autant mieux qu'ils les auront moins déshonorées par des copies puériles.

Mais l'antiquité elle-même, bien comprise, a excité les défiances d'esprits sincères et leur en a fait condamner l'étude[1]. Cette étude doit être, en effet, accompagnée d'un discernement dont l'éducation publique a trop souvent manqué. On a fait remarquer que l'esclavage, ce fondement des sociétés antiques, les luttes affreuses de l'ambition politique entre les États et entre les citoyens, l'excès de la débauche et l'excès de la vertu étaient d'un dangereux exemple pour la jeunesse. Ce ne sont pas là, dit-on, les mœurs des peuples modernes, et l'enseignement, qui devrait nous y préparer, nous en éloigne. La tentation de régénérer les nations en un jour et de faire violence à la nature par les lois a été plus d'une fois rapportée de l'admiration malheureuse des antiques législateurs.

Ces craintes disparaîtront aisément si, en enseignant l'antiquité aux jeunes gens, on s'attache à leur faire comprendre comment et pourquoi cette politique et ces mœurs, qui convenaient à la jeunesse du genre humain, seraient funestes à sa maturité. Qu'on ne craigne pas de leur dire : « Vous

1. Et principalement par le regrettable Frédéric Bastiat, dans une brochure remarquable sur le *baccalauréat*.

voyez, dans les scènes impérissables qui passent sous vos yeux, des prodiges de force, d'audace et de patience. Cette vue doit vous donner une haute idée de la puissance de l'homme et vous rendre jaloux de posséder une pareille force d'âme et de l'employer avec un pareil éclat. Mais plus heureux que tant de grands hommes, parce que vous êtes nés dans des temps meilleurs, vous ne devez pas appliquer aux mêmes objets les mâles qualités dont ils vous donnent l'exemple. Il ne s'agit plus d'élever votre patrie sur les ruines des États voisins, puisque les peuples sont devenus solidaires et que le temps a changé en opprobre l'antique gloire des conquêtes injustes. Il ne s'agit plus de dominer vos concitoyens, ni de les contraindre à être heureux selon votre jugement et au détriment de leur liberté, car ces vaines tentatives ne conviennent qu'aux ambitieux les moins dignes d'admiration chez les peuples les moins dignes d'estime. Étudiez donc ces âges de rivalités et d'ambition, mais uniquement pour y apprendre avec quelle force, avec quelle patience vous pouvez vous dévouer, selon votre destinée, à l'accomplissement de vos devoirs, au maintien de la justice et de la paix en vous-mêmes et autour de vous, à la liberté et à la prospérité de votre pays. »

C'est en ramenant sans cesse l'esprit de l'écolier

vers ces différences, qu'on pourrait ôter à la fréquentation de l'antiquité ce que lui laissent d'influence excessive l'absence de la famille et l'ignorance du monde. L'éducation publique peut encore atténuer, à défaut de la famille, le caractère trop abstrait de l'enseignement scientifique par la connaissance et par le spectacle des principales applications de la science à l'industrie. Elle peut encore ajouter à l'étude du beau dans les lettres le goût du beau dans les arts, et le développer par la contemplation assidue des chefs-d'œuvre de tous les genres. Elle doit enfin et surtout mettre la lecture des bons livres à la portée de tous les enfants qui lui sont confiés et réformer sur ce point sa discipline. Loin de gêner, sur ce sujet, l'action de la famille par des restrictions déraisonnables, elle doit suppléer à son inaction ou à son absence, former dans chaque établissement et ouvrir largement aux écoliers une bonne bibliothèque historique et littéraire, chasser les mauvais livres par l'abondance et par le charme des bonnes lectures.

On refuse souvent de comprendre que les devoirs les mieux faits et les leçons les mieux apprises ne suffisent pas à l'activité d'un jeune esprit et ne doivent point remplir tout son temps. Que de fois l'on entend faire à l'écolier qui demande la permission de lire, comme on dit au collége, cette

inintelligente réponse : « Relisez vos *devoirs* et repassez vos *leçons*. » Qu'arrive-t-il alors? L'oppression amène la fraude. L'atlas s'étale devant l'écolier et derrière la large feuille de l'atlas à demi-soulevée, se dévorent, en dépit de toute surveillance, le roman à bon marché, le drame et le vaudeville. Ce fléau des lectures niaises ou dangereuses ne disparaîtra qu'avec le préjugé qui fait écarter les bonnes. Que l'écolier qui a terminé son *devoir* et récité sa *leçon*, soit en possession de la fin de l'*étude* et qu'on lui fournisse le moyen de la bien remplir. C'est au professeur qu'il appartient de contrôler dans sa *classe* cette activité de l'écolier, et de réprimer une précipitation qui aurait pu nuire au travail. Il ne faut même pas une habileté merveilleuse pour faire de ces lectures une sorte de récompense de l'activité consciencieuse, et pour appuyer ainsi le bien sur le bien, ce qui est le dernier mot de l'éducation.

Ce n'est pas d'ailleurs une preuve de discernement que d'entourer les bonnes lectures de difficultés insurmontables, pendant tout le cours des études, pour demander tout à coup à l'écolier, lorsqu'il arrive en *rhétorique*, des idées et l'art de les bien exprimer dans sa langue. L'avantage ne reste pas alors aux plus laborieux, ni surtout à ceux qui ont été jusque-là les plus dociles observateurs

de la discipline, en matière de lecture. Il est tel écolier, au contraire, que le succès vient alors chercher, et qui l'a mérité par la lecture obstinée de certains livres, par le sacrifice de plus d'un exemplaire et de plus d'un *jour de sortie*.

Ne goûtant la contrainte en aucune chose et l'estimant particulièrement absurde et funeste en matière de religion, nous avons jusqu'ici considéré l'éducation religieuse comme une œuvre de persuasion et surtout d'exemple, revenant par là même à la famille plutôt qu'au collége. Toutefois, en songeant aux enfants nombreux qui sont livrés sans réserve à l'éducation publique, on souhaite souvent que, non contente de faciliter l'éducation religieuse, elle soit en état de la faire et de remplacer la famille absente dans le plus délicat de ses devoirs. C'est aux ministres de la religion qu'il appartient de tourner leurs plus grands efforts et leur attention la plus bienveillante vers ces enfants sans famille, de diriger vers les consolations religieuses, d'élever à Dieu ces jeunes âmes, pleines d'un amour et d'un dévouement auxquels rien ne répond dans le monde, qui ne savent où s'épancher et qui sont prêtes à se répandre. L'isolement, l'absence d'êtres aimés à l'âge où l'on aime, l'aridité de la vie d'écolier, sont autant d'accès qu'offre à la religion le cœur de ces enfants séparés du monde.

Pour les gagner, il suffit de les connaître, de les comprendre, de les aimer et de leur persuader qu'on les aime. Leur piété, mêlée de tristesse, ne sera pas celle qui se communique au milieu d'une famille pieuse et à côté d'une bonne mère. Elle sera plus sévère, plus mâle et aussi plus assurée; mûris avant le temps, ils auront découvert avant les autres, dans la religion, la règle de leurs devoirs et la consolation de leur vie.

Cependant, bien que ces enfants soient dignes de la sollicitude particulière des personnes chargées de l'éducation religieuse, ils n'en présentent pas moins à cette éducation les difficultés inséparables de leur âge, de l'état de leur esprit éveillé et exigeant, du vif intérêt qu'ils apportent à leurs études. Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer ces difficultés et les devoirs délicats qui en découlent. Dans les circonstances les plus favorables, l'éducation religieuse de la jeunesse réclame plus que du zèle et plus que du talent; c'est une tâche qui n'est au-dessous de personne et qui dépasse beaucoup de têtes. De là surtout ces récriminations fréquentes et le plus souvent injustes; de là cette habitude d'accuser de bonne foi les autres de faire échouer une œuvre dont on a mal mesuré la grandeur, et qu'on est soi-même incapable d'accomplir.

Il est encore bien difficile de faire pénétrer dans

l'éducation publique, en l'absence de la famille, cette connaissance du monde et cette expérience mesurée de la vie que nous avons jugées nécessaires à une bonne éducation morale. Comment enseigner, d'une manière vive et durable, à des enfants qui ne connaissent que leurs maîtres et leurs condisciples et qui sont nourris dans l'inaltérable équité du collége, l'état plus imparfait du monde où le mérite et le démérite sont bien loin de décider uniquement du sort des hommes? L'exercice intelligent de la bienfaisance est, à notre avis, le meilleur moyen de faire franchir aux jeunes esprits les limites du collége et de les initier aux réalités de la vie.

On paraît trop méconnaître, dans l'éducation publique, ce puissant instrument de l'éducation morale. La bienfaisance n'y pénètre guère que sous une forme légère et presque inconvenante, une fois par an, après les congés et les plaisirs qu'amène, pour les enfants, le premier jour de l'année. Une quête se fait alors au profit des bureaux de bienfaisance, et il s'établit entre les établissements, entre les classes, entre les écoliers même, une émulation de charité où la vraie charité ne joue pas un grand rôle. Tout se termine en un jour et pour toute l'année. La bienfaisance est mal comprise, si l'on n'y voit que le soulagement du pauvre, si l'amé-

lioration de celui qui l'exerce est négligée. Faire doublement le bien de l'humanité, adoucir la condition d'un homme en élevant l'âme d'un autre, voilà la grandeur particulière de la bienfaisance, voilà ce qui la rend digne de figurer au premier rang dans l'éducation morale de la jeunesse.

Elle perd donc la moitié de sa vertu et son efficacité la meilleure, si nul rapprochement n'existe entre le bienfaiteur et l'obligé, si elle n'est qu'un tribut annuel insouciamment payé à l'idée abstraite de la misère publique. Nous avons connu, dans un grand établissement d'éducation publique, une organisation de la bienfaisance qui peut servir d'exemple et qui peut s'appliquer partout. Située dans un des quartiers les plus pauvres de Paris, cette école ne comptait pas elle-même d'élèves bien riches, aussi l'aumône y était-elle modique, mais elle était continuelle et régulière. Une caisse commune recevait chaque semaine un tribut si léger que nul n'avait le droit ni l'envie de s'y soustraire. Cette caisse était administrée par un comité nommé à l'élection et souvent renouvelé. Les demandes des pauvres, appuyées de renseignements, lui étaient adressées par écrit. Le dépouillement de cette triste et instructive correspondance l'occupait une heure par semaine, et lorsque le dimanche était arrivé, chaque membre de ce comité avait sa part de

visites à faire, de secours à remettre à l'indigent lui-même, et après avoir vu de ses propres yeux une misère dont il devait demander les causes et chercher le remède. Ce comité et ces visites formaient ensemble une utile école, qui enseignait autre chose que la bienfaisance à ceux qui l'avaient traversée. Il est aisé de transporter cette école et ses bienfaits dans tous les établissements d'éducation publique, en faisant d'un siége dans le comité le privilége des plus grands écoliers, et parmi les plus grands des meilleurs, et parmi les meilleurs de ceux qui, n'ayant pas de famille, ne peuvent recevoir d'un père les fortifiantes leçons de la bienfaisance intelligente et personnelle.

Sans remplacer complétement, pour l'éducation du caractère, l'influence tempérée de la famille, l'éducation publique peut rendre le défaut de cette influence moins sensible, en veillant de plus près aux rapports des écoliers entre eux et aux habitudes de la vie commune. Il faut achever de bannir le combat singulier du collége, y ruiner sans retour la domination de la force, faire peser sur ceux qui y prétendent toutes les rigueurs de la discipline et humilier leur sot orgueil,

Parcere subjectis et debellare superbos.

Réprimer l'oppression ne suffit même pas, si on

ne la devine, si on laisse à l'égalité d'autres contrepoids que les qualités de l'esprit et du cœur. Les injures doivent être mises sur le même rang que les violences. Mais violences et injures doivent être découvertes et châtiées sans que l'insulté ait jamais besoin de s'en plaindre et d'intervenir. Votre protection est déshonorée si elle attend qu'on la réclame. L'opprimé qui se plaint reporte tout l'intérêt de la jeunesse du côté de l'oppresseur, parce que ce dernier semble à son tour livré au plus fort, et victime d'une lutte inégale.

La politesse devrait régner au collége, mais on croit trop souvent avoir tout fait en l'exigeant pour les maîtres, sans la faire pénétrer parmi les enfants. Cette politesse n'est alors qu'une contrainte, à chaque instant oubliée ou rompue par la colère; ce n'est pas une habitude devenue naturelle et prise pour la vie. Montrez aux enfants une extrême politesse, et vous leur apprendrez peu à peu à se respecter les uns les autres. Tant qu'ils n'ont d'égards que pour leurs maîtres, ils n'en ont pour personne, car ils se contentent de payer ainsi tribut à la discipline. Une fois polis entre eux, ils le sont pour tout le monde et pour toujours.

Si l'éducation publique peut remplacer avantageusement la famille en quelque chose, c'est dans l'éducation du corps. Le rassemblement des enfants

est un premier élément de joie, d'activité et de santé. Le mélange du travail et du jeu prête aux exercices du corps et aux mouvements violents un attrait ignoré des enfants qui sont toujours en possession de leur liberté.

Est-il besoin de dire cependant que l'éducation publique ne sait pas, ou ne daigne pas, le plus souvent, mettre à profit tant d'avantages? Il est étrange, autant que regrettable, que les établissements les meilleurs pour l'éducation de l'esprit soient inférieurs, pour l'éducation du corps, à ceux où l'intelligence est négligée, quelquefois redoutée et mutilée. Là, par une compensation insuffisante, mais réelle, abondent les soins intelligents du corps. Si la classe est mal faite, la cour est spacieuse et ombragée, les promenades sont de vraies promenades, et l'enfant lui-même en rendra témoignage et dira qu'il est heureux, jusqu'au jour où il sentira ce qui lui manque. Pourquoi laisser cette supériorité à ceux qui n'en peuvent avoir une autre? Est-il donc si difficile de seconder chez les enfants le mouvement de la nature, ou simplement de ne pas le comprimer? Toutes les améliorations de ce genre se réduisent à une seule : enlever les obstacles qui s'opposent à l'activité physique et au développement de l'enfant.

Dans les meilleurs établissements d'éducation

publique, la récréation est un vain mot, faute d'espace et de liberté. De tel *parloir* on ne peut voir sans tristesse la cour, disons mieux, le préau de tel collége. Quoi, c'est entre ces quatre murs, élevés de cinq étages et longs de vingt pas, que vous prétendez faire oublier à une centaine d'enfants la langueur et l'immobilité de l'étude? Courir, on ne le peut sans se heurter les uns les autres, et on y renonce; crier, on ne le peut sans s'assourdir et sans se faire imposer silence; on se promène donc en causant; point de fatigue pour le corps, point de repos pour l'esprit. Est-il donc si difficile de trouver de l'espace et de l'ombre, même au milieu de Paris? La bonne volonté et l'argent font tous les jours ce prodige au profit de quelques familles; quand daignera-t-on le faire au profit de plusieurs milliers d'enfants? La liberté des jeux, qui est un péril dans ces cours étroites, est inoffensive dans un plus grand espace, et avec elle reparaissent le feu et la santé de cette jeunesse captive.

Quand les promenades deviendront-elles une vérité, et cesseront-elles d'être accomplies en quelques heures, avec la solennité d'un acte religieux, et de ressembler à une cérémonie mystérieuse qui a pour théâtres invariables le Champ de Mars et le bois de Boulogne? Ne sont-elles point condamnées

par cela seul qu'on y renonce, et que la *retenue* paraît préférable aux grands écoliers ?

Il est, autour de Paris, d'admirables campagnes, mises par la vapeur à la portée des ébats de la jeunesse. La variété dans les promenades est leur premier attrait; le second est leur longue durée. Et, à ce sujet, est-il une coutume moins juste et moins sage que de transformer le dimanche en une sorte de *demi-retenue*, pour les enfants qui seraient sortis si quelqu'un avait voulu ou avait pu les faire sortir? Le jour de repos des enfants qui passent ce jour au collége, pour une tout autre cause que pour une faute, doit être aussi complet, et si on le peut, aussi agréable que la sortie de leurs camarades. Il n'est point de trop longues promenades par un beau temps, lorsqu'on peut à son gré marcher ou s'asseoir, et qu'on porte ses vivres. Il n'en est pas de trop lointaines, lorsqu'on peut, en une heure, être emporté sans fatigue au lieu du départ[1].

C'est au printemps et à l'automne que se feront ces excursions salutaires. L'hiver, cependant, ne

1. Les herborisations des professeurs de botanique, en compagnie de leur auditoire du Muséum, du Collége de France et de la Sorbonne, sont les modèles d'une bonne promenade d'écoliers. Des arrangements, auxquels se prêtent volontiers les administrations des chemins de fer, rendent très-peu coûteuses ces excursions faites en grand nombre.

doit pas emprisonner l'écolier. Il faut que le temps soit bien mauvais pour empêcher qu'on ne le conduise au Louvre, au Conservatoire des Arts et Métiers, partout où un spectacle utile attire les yeux et nourrit l'esprit. Quant à l'été, si court et si rare en France, il faut le saisir au passage, et les meilleures promenades se font alors dans la rivière. L'éducation publique peut, aussi bien et plus aisément que la famille, faire l'éducation du corps. C'est un tort grave que de ne point le comprendre ou que de l'oublier.

Nous verrions enfin beaucoup d'avantages, et nous cherchons en vain un inconvénient dans l'établissement au collége d'un petit atelier de travaux ingénieux et peu fatigants, dont l'entrée serait une récompense, qui couvrirait bientôt ses frais par ses produits, et qui pourrait même accroître les ressources du comité de bienfaisance. Un atelier de tourneur existait dans un grand établissement d'éducation publique, et il en sortait un certain nombre de jouets et d'objets utiles; mais, par un esprit d'exclusion que nous ne pouvons comprendre, on n'y admettait que les jeunes gens qui se vouaient à l'étude des sciences; les travaux manuels semblaient au-dessous ou au-dessus de ceux qui ne s'occupaient que des lettres.

L'ensemble des améliorations que nous récla-

mons de l'éducation publique est bien loin de rendre inutile l'intervention de la famille dans l'éducation de l'enfant, de restreindre ses devoirs et de diminuer sa responsabilité. Si pourtant la situation de l'enfant abandonné ou privé de sa famille devient moins périlleuse et plus douce; s'il sort du collége mieux préparé à la vie, après y avoir passé des années plus utiles, plus rapides et plus légères; si quelques réformes, dont il a plus besoin que tout autre, profitent cependant à tous les autres; si quelques pères comprennent à la fois les avantages de l'éducation publique et ce qui lui manque, ses lacunes réparables et leurs propres devoirs; s'il peut enfin sortir de cette mutuelle expérience et de ces meilleures pratiques quelques hommes éclairés et quelques bons citoyens, notre travail n'aura pas été complétement inutile à ce pays, dont l'intérêt doit dominer nos pensées et régler nos devoirs, et dont les destinées, remises successivement aux mains des générations qui s'élèvent dans son sein, se ressentiront toujours profondément de l'éducation de la jeunesse.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION..... 1

Livre premier.

CHAP. I. De l'éducation en général..... 3
CHAP. II. De l'éducation privée..... 18
CHAP. III. De l'éducation publique..... 40

Livre deuxième.

CHAP. I. Du rôle de la famille dans l'éducation intellectuelle..... 63
CHAP. II. Du rôle de la famille dans l'éducation morale et dans l'éducation religieuse..... 72
CHAP. III. Du rôle de la famille dans l'éducation du caractère et dans l'éducation du corps..... 86

Livre troisième.

CHAPITRE UNIQUE. De quelques moyens d'atténuer dans l'éducation publique les effets de l'absence de la famille..... 103

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.